BLANCHE ROUSSEAU

Nany à la fenêtre

1897

DESSIN DE HENRY MEUNIER.

ML
A
8788

à Georges Marlow,
le doux poète des âmes
exilées,
très sympathiquement
Blanche Roullier

Nany à la fenêtre

Rue Lecourbe 44

CONSTANT DUMONT, IMPRIMEUR, BRUXELLES.

BLANCHE ROUSSEAU

Nany à la fenêtre

1897

DESSIN DE HENRY MEUNIER.

HENRI MEUNIER

À NANY

Je me souviens de tes paroles, Nany.

C'était un après-midi de juillet, dans la clairière du sommet de la colline où nous avions grimpé par les flancs escarpés en nous accrochant aux arbres à cause des aiguilles de pin qui jonchaient le sol.

Autour de nous, le décor bleu-paon des sapinières; le sentier en corniche surplombant un chemin creux de sable rouge; la drève, la belle drève du bois des étoiles roulant en pente gazonnée vers une gorge touffue et, soulevée à la

perspective heureuse de nos regards, une autre colline, claire et fleurie de rêves, semblable aux paysages transposés qu'on aperçoit dans les tableaux anciens.

Nous avions parlé de Tolstoï et de la source infinie, et tes yeux bleus ombrés de souvenir évoquaient pour moi le ciel vibrant et profond de cette soirée des Ames où tu fus avertie de l'admirable et poignante vérité d'être.

Tu me disais :

« Les beaux soirs d'été je m'accoude à ma fenêtre en vivant très loin. Devant moi de grandes prairies où une femme bâtit des meules de foin, puis des bois sur une hauteur. La nuit vient; l'air tiède entre par la fenêtre; les bois sont noirs et le ciel glisse des nuages. C'est l'heure que j'aime. Mon âme n'est plus du tout en moi; elle est là-bas; je ne la vois plus que vaguement. Quand la nuit est tombée et qu'on m'a

crié dix fois de me retirer, mon âme revient tout imprégnée de belles choses qu'elle a vues et que je ne vois pas.

» Quelque chose m'attire que je ne vois pas encore!... »

Tandis que nous causions, l'Eveilleur avait commencé de jouer sur la colline et, par les routes blanches d'un pays lointain, l'Etranger venait vers toi. Sans le savoir tu écoutais ses pas et le frôlement de ses regards de lumière sur la neige.

Tu t'étais penchée en avant, les bras ramenés sur la poitrine et les mains croisées dans le geste d'étreindre une chose fragile et adorée. Ton front bombé d'enfant s'inclinait rayonnant sous la main d'un être invisible dont tu attendais la révélation d'un but et d'un chemin et tes boucles blondes en volutes de liseron, sur ta collerette, hésitaient à se poser, car tout en toi guettait le signal du départ.

Tu me fais penser souvent, Nany, à ces jeunes êtres avides de mouvement que nos trop longues réflexions impatientent.

Tu as bien des raisons d'être calme et de méditer, et c'est une chose adorable que ta ferveur silencieuse quand les ombres pensives descendent entre la vie et ton regard. Mais ta pensée a des courbes légères et vives, et, tel un oiseau qui a vite fait de chanter sa prière et recommence à voleter de branche en branche, ton cœur, alenti un instant à la montée du sonnge, se remet à battre vite et me crie qu'il est temps de partir.

Partir!.. vers quoi et pourquoi?..

Vois le joli village sur la route qui serpente : l'église, le christ en croix, les champs de blé, la forge, la source, et ta fenêtre au bord des prairies où planent, le soir, des brouillards blancs!..

Ce coin de terre, chaud de tes souve-

nirs, est grand comme l'univers; tu peux marcher, tu peux courir, Nany, tu n'en sortiras pas; ton âme en contient le paysage ondoyant et les êtres inquiets, et tes yeux ont reçu pour toujours le reflet de son ciel.

Je sais bien que le petit joueur de flûte a troublé le village en remuant le cœur de ceux qui l'habitent. Je sais que les vieux comme les jeunes, laissant les bonnes « prairies aux fleurs d'étoiles » et les maisons paisibles, se sont mis en voyage. La vie les a touchés; ils ont cru à une mission et sont partis sans la connaître. Ils repartent ainsi chaque matin par la route sans fin jusqu'à ce qu'au seuil du soir ta pensée les ramène.

Laisse errer follement ces créatures de ton désir, puisque tu as mis de l'amour plein leurs mains tendres et maladroites.

Mais toi demeure ici, chère enfant

éternelle dont la douce figure les console. Ouvre seulement ta fenêtre aux parfums de l'été; laisse rayonner par la campagne la vie pure de ton âme; elle sauvera les égarés et leur donnera la joie du retour.

L'Etranger t'a élue. Après une longue attente, tu as connu par lui l'exaltation délicieuse qui se fait dans le silence et la sérénité.

Sois patiente. Il reviendra bientôt illuminer ton ouvrage et les cloches sonneront encore à toutes volées pour célébrer la Pâque de ta vie et de ton rêve.

HENRY MAUBEL.

L'ÉTRANGER

L'Étranger

(CONTE DE NOËL)

A Marie Mali.

La grand'mère s'avança vers la fenêtre et souleva le rideau : — Voici la neige qui recommence à tomber, dit-elle, et je vois Jeanne traverser le chemin en courant... Les deux petits garçons de Jacques vont chez l'épicier... Les cloches ne sonnent plus, mais elles recommenceront à minuit... Pourtant... il me semble encore... N'entendez-vous rien, Nany ?

— Non, grand'mère.

Bien que ce fut la nuit de Noël, Nany tricotait ainsi qu'à l'ordinaire.

Elle avait tricoté, tant tricoté que ses doigts en étaient devenus minces et légers comme des plumes... Tricoté, tricoté, depuis qu'elle était petite, avec des mains petites où les aiguilles faisaient des trous. On l'avait assise alors sur une chaise haute d'où elle pouvait voir le village, par la fenêtre étroite; et les prés étaient verts, et les prés furent jaunes de feuilles tombées, et les prés furent d'herbe morte, puis blancs... et Nany ne se souvient d'un printemps ni d'un hiver, ni d'un automne aux doigts fanés, ni d'aucune saison qui ne l'ait vue tricoter, ainsi qu'aujourd'hui, tricoter de ses doigts de plume au long ouvrage qui ne s'achève jamais.

Pauvre Nany! Jour après jour, les mêmes choses simples s'accomplissaient sous son regard sans que rien jamais ne changeât, sans qu'un événement vint briser la monotonie de la vie

du dehors. Mais de les avoir vues si souvent, ces choses simples peu à peu s'étaient gravées en elle, et Nany les aimait comme des êtres de son âme. Là-bas, sur le chemin de l'école, elle voyait les enfants s'en aller, à l'heure où le soleil d'été brille d'or pâle sur les fleurs ouvertes; il leur fallait traverser la prairie et ils s'amusaient à prendre des insectes aux ailes mordorées, à les faire courir sur leurs doigts avec les papillons blancs, les scarabées et les rainettes et tout ce qui vivait joyeusement à la claire lumière du matin... Leurs rires, parfois, arrivaient jusqu'à elle, doux et suaves, brisés aux vitres en des milliers de rires éparpillés dans la cabane comme d'invisibles êtres de joie... Et c'était, cela, jusqu'à ce que sonnât la cloche de l'école; quand la bande des oisillons avait pris son vol, et que les petites têtes avaient disparu, une à une, derrière le mur de briques...

longtemps après que le bruit des sabots avait cessé de faire sonner le pavement... quand l'herbe du pré se redressait au-dessus des pâquerettes froissées et qu'une vie de silence semblait noyer la vie de bruit... la cabane de Nany demeurait tiède des voix d'enfants et comme imprégnée d'un peu de joie tremblante.

L'hiver, on voyait ces petits arriver deux à deux, à pas menus, se tenant la main, enveloppés de grands châles où leurs visages disparaissaient. La prairie, alors, était une nappe de neige et de glace où on les voyait, bande de moineaux piaillards, s'abattre en taches vives, en taches sautillantes comme des feuilles animées ; c'était une ronde de feuilles de vie que Nany suivait de ses yeux agrandis, avec le désir de s'en aller, et de remuer la neige et de paraître aussi une simple feuille flottante près de voler au ciel... Peut-être, après tout,

ne se sentait-elle vraiment qu'une feuille détachée qu'aucun souffle de vent ne soulevait du sol, et peut-être elle se sentait lasse d'être si longtemps demeurée sur le même petit morceau de terre, entre des murs où l'on ne respire pas?... Pauvre Nany! Tous ceux du village connaissaient ce pâle et mystérieux visage, toujours voilé par les carreaux, et bien des hommes faisaient des détours, lorsqu'ils rentraient chez eux ou s'en allaient en ville, pour la voir en passant. Elle avait été une consolation pour beaucoup et ceux qui passaient tristement, dans le chemin à travers la prairie, en l'apercevant de loin s'étaient sentis plus forts et plus joyeux. Les bébés encore chancelants se haussaient sous sa fenêtre, et ceux de l'école lui criaient bonjour chaque matin... Nany ! Nany ! son nom sonnait comme les cloches de Pâques qui reviennent de Rome, char-

gées de beaux œufs en sucre. Derrière sa fenêtre fermée, Nany était connue de tous, Nany et le travail patient où ses doigts se sont usés. Les vieux l'ont vue ainsi depuis toujours, et tel homme décrepit, cassé d'âge, a été l'enfant qui faisait courir des rainettes sur ses mains, dans la prairie, en face de Nany, et qu'elle a vu, jeune garçon amoureux, marcher auprès de sa fiancée. Elle l'a vu ainsi, et plus tard, et elle voit ses enfants et ses petits-enfants sans se faner, sans vieillir. Peut-être pour eux, dont les yeux sont troublés d'ans, a-t-elle changé un peu, mais elle est bien toujours la même Nany, pâle et douce, tricotant un ouvrage sans fin derrière la fenêtre éternellement fermée.

Voilà ce que songeait Nany, tandis que l'eau de la bouilloire commençait à chanter doucement.

La grand'mère allait et venait en

clopinant, cherchant les tasses et le gâteau de Noël piqué d'une branche de houx; mais que ces petits préparatifs à prétention joyeuse avaient l'air tristes et inutiles dans la pauvre cabane où personne ne viendra souhaiter une heureuse fête! — On entendait, au dehors, des voix lointaines mêlées de rires, et parfois des bribes de cantiques lancés à toutes volées par les petits enfants... « Voici que Jean ferme la » porte, » se dit Nany, « et Joseph s'est » mis à pleurer, tout-à-coup : Il sera » tombé sur la glace. Ah! cette fois c'est » la voix de Marie! » Elle ne levait plus les yeux, mais les voyait, pourtant, aussi bien que s'il eut fait grand soleil et qu'elle eut regardé par sa fenêtre. — Elle ne connaissait pas leurs noms, mais les avait appelés selon leurs visages et ce qu'elle y lisait : Jean, le petit sage à toison frisée et Marie au visage de Vierge, et Joseph, et Pierre... Et

Agnès en souvenir de la sainte martyre. — Ainsi elle avait appelé son chat « *Résignation* » pour ses grands yeux patients et ses heures d'attente silencieuse devant une porte fermée ou au chevet de son lit.

Résignation s'était assis devant le petit feu de bois, et regardait les flammes voleter et s'agiter sans s'élever jamais, comme si elles avaient été retenues par un fil. — Le feu mettait des lueurs rouges dans ses yeux ronds pleins d'une science étrange, et sur sa fourrure blanche, au long de sa grande queue étendue; Résignation avait ainsi un aspect diabolique... « Il a l'air de venir droit de l'enfer? » pensa la grand'-mère, et elle soupira et se mit à tousser derrière sa main sèche :

— La neige monte, elle va toucher la fenêtre »; elle marmottait entre ses dents noircies tout en découpant le gâteau... « Seigneur! on n'y verra plus

clair demain, et Dieu sait si nous ne serons pas ensevelies là-dessous... Nany, l'eau ne bout pas encore?

— Presque, Grand'Mère, » dit Nany distraitement.

— Presque ! et la vapeur remplit la chambre comme un brouillard! Où avez-vous vos yeux, ma fille! Ne pourrez-vous jamais m'aider un peu? Le café est dans le sac avec la chicorée; videz l'eau dessus... pas trop vite... M'entendez-vous, Nany ?

— Oui, Grand'Mère.

La vieille s'assit sur une chaise basse et se mit à regarder Nany et ses doigts agiles qui ne s'arrêtaient pas.

« — Voilà combien d'années que vous êtes ainsi, Nany ? » dit-elle rêveusement, « et que nous vivons seules, dans notre petite cabane, en écoutant les heures passer? — Vous avez été une toute petite fille avec des yeux aussi bleus que le ciel et une peau si fraîche

qu'on n'osait y toucher... Vous étiez déjà habile dans le travail, et encore que vous fussiez si petite que vos doigts à peine pouvaient tenir les aiguilles, vous tricotiez assidûment, ici, à cette même place où je vous regardais comme aujourd'hui... Oui, oui, oui, » continua la vieille en secouant la tête, « voilà bien des années de cela, et bien des Noëls ont passé, tous pareils... M'écoutez-vous, Nany? »

— J'écoute Grand'Mère, » dit Nany; et vraiment, elle écoutait avec grande attention.

— Tous pareils... Dieu! Dieu! tous les gâteaux à branche de houx!... Un par Noël et cela fait une somme... Un par Noël, et il y a eu tant de Noël que cela fait une grande somme!... Nany, quand vous étiez petite, je vous approchais de la table, sur votre chaise haute, et je vous attachais au cou une serviette propre pour ne pas salir votre

robe blanche... « Joyeux Noël, Grand' Mère ! » De quelle voix claire et gaie vous parliez, alors, et comme cela vous amusait de regarder la lune luire sur la plaine de neige!.., Vous battiez des mains en chantant des cantiques à Jésus... Vous souvenez-vous du petit Jésus en cire que vous avez trouvé dans un de vos souliers ?

— Je me souviens ! Je me souviens ! » dit Nany avec animation.

Ah! que vous avez été heureuse. Je vous avais couchée une heure, dans mon lit,et quand vous vous êtes éveillée, vous avez marché tout droit à la cheminée, avec votre chemise dégrafée qui laissait voir une petite épaule rose. — Je suis bien vieille, Nany, il y a bien des ans de cela, cependant je revois toujours votre petite épaule telle que je l'ai vue en cette nuit de Noël, passant de la chemise dégrafée... Quand vous avez vu le Jésus en cire,

vous vous êtes mise à rire en sautant autour de moi... Vous m'appeliez votre chère bonne maman, parce que j'avais écrit au ciel que vous étiez bien sage et vous criiez « merci » au petit Noël, de toutes vos forces... Il a fallu que je vous porte près de la fenêtre pour vous faire voir le ciel tout plein d'étoiles d'où l'enfant de cire était tombé... Il neigeait comme ce soir; il a neigé à chaque Noël.

— Oui, chaque Noël, » dit Nany d'une voix haletante. « Parlez encore, grand'mère, mon cœur se fond à vous écouter! Parlez encore!

Elle était toute rose et tenait ses yeux grands ouverts fixés sur le visage de la vieille... mais elle, d'une parole plus lente :

— » Je ne sais plus grand chose, Nany... il y a tant d'années! — Vous avez grandi, vous êtes devenue une jeune fille... Vous avez porté votre

chaise tout près de la fenêtre où vous pouviez mieux voir le chemin et les gens qui passent... Cela vous amuse, peut-être?... Moi, je suis habituée à votre visage pâle, près des carreaux où l'on aperçoit les prés et les maisons... Je ne songe un pré, ni un chemin, ni un bois, ni rien de ce qu'on voit par là sans mettre votre visage auprès... Vous êtes dans toutes choses, Nany... Entendez-vous l'horloge?... Je crois que la demie a sonné... Il sera bientôt minuit... A minuit nous mangerons le gâteau...

Les paroles s'éteignirent; à travers ses paupières clignantes, la vieille regardait le feu. Résignation flamboyant d'un rouge d'or, était toujours immobile, assis gravement, la queue étendue, avec l'air d'écouter des choses que les flammes se seraient dites à l'oreille.

. . . . . .

— Toc, toc, toc.

— Faut-il ouvrir, grand'mère ?

— Toc, toc, toc.

— Grand'mère !

— Toc, toc, toc.

La grand'mère s'était endormie ; Nany se leva doucement et ouvrit la porte... Un coup de vent s'engouffra dans la chambre, éparpilla des flocons de neige sur le plancher...

Nany recula, une main au-dessus des yeux, prit la lampe sur la cheminée et s'avança encore :

— Y a-t-il quelqu'un ?

Rien ne répondit ; elle leva la lampe : alors elle aperçut le ciel où brillait la lune au-dessus d'un grand champ de neige, et sur le seuil de la cabane un homme debout, enveloppé de fourrures claires.

Il avait de la neige sur ses épaules et son bonnet, et sur les cheveux bouclés qui flottaient autour de son

visage... Nany, vit qu'il était grand et beau, avec des yeux brillants. Ce n'était pas un homme du village; sans songer à lui demander son nom et ce qu'il voulait, elle lui fit signe d'entrer et referma la porte.

L'étranger s'était arrêté au milieu de la cabane et, sans parler, regardait Nany. Il était plus beau que tout ce qu'on peut imaginer et son regard avait l'éclat du feu.

Un sourire énigmatique et tendre flottait sur ses lèvres. Il regardait Nany sans un seul mot, et Nany sentait un trouble étrange l'envahir peu à peu... Elle tremblait, s'appuya au mur... Résignation s'était levé et se frottait en ronronnant contre le jeune homme; lui se baissa pour le caresser; ses mains blanches dégageaient de la lumière.

— Asseyez-vous, dit Nany d'une voix faible.

Elle avait parlé sans savoir pourquoi

et consciente, pourtant, de ce qu'elle disait. L'étranger s'assit. Nany prit un siége à côté de lui et Résignation se coucha à leurs pieds. — La grand'mère dormait.

— Je vous ai attendu longtemps.

Comment l'avait-elle attendu et comment savait-elle qu'il dût venir un jour, elle qui ne connaissait rien au monde hors sa grand'mère et Résignation? — Tandis que ces paroles inexplicables tombaient de ses lèvres en l'étonnant elle-même, il lui semblait, en effet, l'avoir attendu de longs jours et l'avoir entrevu en des temps éloignés... mais tout cela n'était-il pas un songe bizarre?

— Je vous ai attendu en travaillant toujours, dit Nany d'une voix monotone, « mais je suis fatiguée de cette couleur grise. Voyez ma laine! elle est triste et fatigue les yeux; tout mon travail est gris ».

L'étranger toucha la laine bu bout de ses doigts blancs et — chose étrange — il sembla tout-à-coup à Nany y voir courir des traits de feu. La laine brillait comme pailletée d'or et d'argent... Machinalement, Nany prit les aiguilles et commença à tricoter. — L'horloge marquait alors onze heures trois quarts et la grand'mère dormait toujours.

Et voilà que, comme elle tricotait, Nany se mit à songer soudain à un homme perdu qui aurait marché devant lui pendant des heures, des jours et des temps infinis sur une route uniforme, sans arbres et sans maisons. Un voyageur égaré depuis si longtemps qu'il ne sait plus le but ni le jour du départ et qui verrait, tout à coup, le soleil se lever devant lui. — Il a des yeux indifférents qui ne savent plus regarder qu'au dedans de lui-même, et, pendant de longues

années ces yeux n'ont rien fait d'autre que d'épeler son ennui ; mais le soleil se lève et une douce lumière rose enveloppe la route uniforme et l'homme voit cette lumière avec des prunelles éblouies...

Nany s'imaginait aussi qu'elle-même suivait la route du voyageur, dans l'espoir du beau soleil qui devait se lever au bout... Elle est partie depuis toujours, et, par ce soir de Noël, marche sans repos à travers la neige... Une lourde nuit blanche, un horizon illimité ; et Nany qui marche sans s'arrêter jamais.

Dans sa songerie, Nany se vit revenue à son village, après des siècles passés, et s'étonnant de retrouver toutes choses telles qu'elle les a laissées en partant. Elle a fait des routes, des routes qu'elle ne sait plus, et la voilà qui débouche au bout de la prairie, là où elle voyait les enfants arriver

un à un, les matins d'autrefois. C'est à une heure du soir, peu de minutes avant le coucher du soleil... Des femmes apparaissent silencieusement au seuil de leurs maisons; une tient un enfant dans ses bras et Nany la reconnait, et l'enfant qu'elle berce; des temps passés, Nany l'a vue ainsi avec le petit qu'elle endort d'un air de lui dire des chansons... Bien des fois elle s'est dit à elle-même ces chansons et leurs douces paroles devinées — mais maintenant, elle est près et elle n'entend rien... Que dit donc la femme à son petit enfant?

Une angoisse serre le cœur de Nany comme elle avance sur le vieux chemin connu. Toutes choses sont bien telles qu'elle les a laissées... les mêmes chiens assoupis en dessous des mêmes chariots... les mêmes paysans en blouses bleues qui conduisent les mêmes chevaux rêveurs... Le ciel est clair et

calme au dessus des cabanes éparses ainsi qu'il a été en tant de soirs finis; la source où les ménagères viennent prendre de l'eau chuchotte toujours de voix mystérieuse, entre les ormes; et les ménagères sont là, avec leurs seaux demi-pleins devant elles; qui regardent Nany descendre la route...

Et Nany les reconnaît toutes, l'une après l'autre; pour les avoir vues en des temps très anciens.

— J'ai regardé leurs visages mais je n'ai pas vu leurs yeux, se dit Nany fiévreusement.

Elle marche à travers le village, et voilà qu'elle se trouve seule sur sa route; car l'instant est venu où les mamans couchent les petits enfants et, de chaque cabane, des prières naïves glissent sur le chemin... Nany écoute en marchant, et ces voix enfantines remuent en elle un monde de sensations... Par les portes entr'ouvertes

s'aperçoivent les petits, agenouillés dans leurs chemises blanches qui les font presque nus... Puis, les derniers bruits cessent; les petites voix meurent, l'une après l'autre... un baiser encore... et puis la recommandation d'une maman qui borde un berceau... enfin le grand silence paisible, comme une bénédiction de vieux...

Nany s'était arrêtée, interdite, au milieu du chemin. — Elle était comme une qui s'est crue arrivée et se trouve plus loin du but. — Elle aurait voulu parler, interroger quelqu'un, mais il n'y avait plus personne au dehors; les derniers chariots étaient rentrés et tous les paysans avaient fermés leurs portes. — Nany se pencha sur la source et la source lui renvoya son image.., le chemin, devant elle, semblait être élargi, et la nuit tombait.

Cependant, une femme du village avait oublié de prendre sa provision

d'eau, et elle se releva comme elle y songeait. — C'était une petite vieille qu'on disait simple d'esprit; elle ne faisait autre chose en sa vie que chercher l'eau pour sa bru, à la source proche et balayer la cabane. On riait d'elle, à cause de sa façon de parler en agitant les lèvres, et de ses gestes maladroits, et aussi, à cause d'un grand bonnet plissé qui lui glissait toujours sur le front... Nany lui vit sortir avec ses seaux et refermer lentement sa porte : alors, elle s'approcha d'elle et lui toucha l'épaule. — La vieille se retourna. — « Madame, » commença Nany... mais, tout à coup, elle s'arrêta car dans ses yeux elle avait vu, dans ses yeux comme un miroir elle avait vu se refléter son propre visage, elle, Nany, au front pâle et son regard patient qui semble voir au loin.

. . . . . .

Résignation fatigué du silence, s'était mis à miauler tristement, — Nany tressaillit :

Où était-elle ? Et quel était ce rêve ?... Il n'y avait pas eu de rêve. Des étincelles rouges s'envolaient des bûches enflammées jusqu'auprès de la grand'mère endormie... le gâteau de Noël découpé, avec la branche de houx, semblait attendre quelqu'un et le sable du plancher brillait joyeusement à la lumière du feu... Les petites casseroles de cuivre semblaient assoupies à leurs clous, dans un sommeil heureux. On n'entendait d'autres bruits que le tic-tac sans fin de l'horloge dont le visage ami regardait, depuis des jours lointains... Et il y avait aussi l'étranger, immobile et grave, qui souriait aux flammes.

Nany se lève, hors d'elle même, les mains étendues. L'étranger se lève aussi; il la regarde comme celui qui sait :

— J'ai vu! « dit Nany avec exalta-
» tion, j'ai vu dans les yeux de la
» femme... O mon Dieu! que de fois
» elle s'en ira vers la source, avec les
» seaux que ses vieilles mains peuvent
» à peine soulever... que de fois!... »

Elle fixait quelque chose au loin, très loin par-delà les murs de la cabane, à travers les yeux de l'étranger, et des larmes douces coulaient au long de ses joues...

— Elle s'en ira ainsi en bien des soirs, et dans les matins clairs les enfants reviendront.., Encore je les verrai prendre des insectes et danser dans l'herbe. Ils attraperont des rainettes dans leur doigts et je les verrai jouer avec les rainettes et courir vers l'école, et le son de leurs sabots me réjouira le cœur... Ils reviendront, en les matins d'hiver, faire des glissades sur la prairie gelée, tandis que la neige s'amasse autour de la cabane et que

Nany les regarde par les carreaux... Je les verrai venir, je les regarderai, par la fenêtre étroite... Oh! la fenêtre large qui tient tout le ciel, et toute la prairie, et le chemin avec ceux qui passent... J'ai cru, j'ai cru voir les mêmes choses et c'étaient tant de choses diverses!... J'ai regardé tant de visages, et je n'ai jamais regardé au-delà des visages...

Le sourire de l'étranger semblait répandre de la lumière; il était sur ses lèvres, comme une étoile, comme une douce et pure étoile d'espérance... Tout-à-coup, Nany recula... l'étranger s'avançait vers elle. Il lui prit la main, il lui toucha le front, et, comme minuit sonnait, il sortit doucement en refermant la porte.

La grand'mère s'éveillait...

— Eh bien! Nany, dit-elle, en bâillant, ne pourrions-nous manger le gâteau? Voici minuit venu.

— Oui, Grand'Mère, dit Nany.

Elle écoutait des pas sourds dans la neige et... quel bruissement?... quelle musique d'ailes et de baisers.

— J'ai pensé à vous, Nany; j'ai rêvé que vous vouliez partir et que vous frappiez la porte.

— Vraiment, Grand'Mère! » dit Nany d'une voix mouillée.

Résignation regardait une tâche de feu sur le plancher.

— Oui, et c'etait étrange. Vous étiez toujours là et vous n'étiez plus là et... Les cloches, Nany, entendez-vous!

— Oui! oui! crie Nany joyeusement.

Et les cloches de Noël sonnaient à toutes volées.

LES AMES

Les Ames

Huit heures sonnèrent, et en même temps, un chien hurla dans la campagne.

« Déjà huit heures !... » En ma tête lassé — Dieu sait pourquoi! — j'entendis l'écho loin d'une bonne voix de grand'mère; je m'assis près du foyer noir et tâchai de songer à des choses de maintenant...

A côté, les enfants riaient et jouaient : « Tante Louise!... Tante Louise!... » Ils vinrent frapper la porte de leurs petits poings, et puis, lassés de mon obstination, ils retournèrent à leurs jouets.

Ici, tout était silencieux : la lampe agonisait... en moi chantonnait toujours la vieille voix lointaine,... et je ne pouvais songer à des choses de maintenant.

Je fis pourtant tous mes efforts et, pour empêcher mes yeux de regarder autour de moi les vieux murs de jadis, je pris ma tête dans mes deux mains; les doigts devant les prunelles je m'appliquai désespérément à concentrer mes idées sur un seul point... Peine perdue! Je vis ma nourrice câline et sa rude voix de paysanne me disait : « Louisette, si vous êtes bien sage je vous mènerai à la kermesse. » Et je vis le petit coin du salon où on me mettait en pénitence... Et la pelouse où je m'étendais pour rêver... Le maréchal-ferrant frappe sur son enclume : toc... toc... qu'on est doucement ainsi dans l'herbe! toc... toc... Avec ces abeilles qui bourdonnent, comme de petites fées, au-dessus de

mon front... toc... toc... le ciel est bleu, tout bleu, tout bleu; un petit nuage flotte, et les abeilles bourdonnent... toc... toc...

— Louise!... Mais viens donc!

Une main tâtonnait autour de la clef. Doucement je me glissai vers l'autre porte et je descendis au jardin.

Il faisait calme et doux... La lune ronde brillait, au milieu d'un fourmillement d'étoiles... Elle éclairait tout le jardin et les marches du perron qu'elle faisait blanches et lumineuses...

Les arbres étaient pensifs et las, ainsi que des vieillards... les fleurs immobiles... Il faisait mystérieux, très clair et sans un bruit; la pelouse scintillait comme une mer.

Rien n'avait été changé : Voici bien le vieux banc où il venait s'asseoir, et voici bien la plate-bande de pensées... Je fis quelques pas dans l'allée principale, examinant chaque chose... Oui,

tout était comme jadis... même le ciel, toujours bleu et constellé ; même les roses, même les cailloux du chemin... Voici le lys tigré que nous avions planté ensemble et la corbeille de géraniums... Et voici la touffe de myosotis au pied de l'accacias, et le mur couvert de vigne-vierge... Jusqu'aux toutes petites araignées qui grimpaient le long des mêmes feuilles... jusqu'à la grenouille verte qui s'effaroucha en me voyant... Rien n'avait été changé.

Je m'assis sur le banc.

C'était le vieux jardin où j'avais joué tout enfant, et la maison dont je sortais était la vieille maison où s'étaient écoulées mes premières années, où mon père était mort l'an dernier... Je ne voulus pas songer à cela, c'était trop navrant ! mais, ainsi que tantôt, ma volonté fut impuissante, et mes pensées s'en allèrent à la débandade dans le passé, faisant revivre Père, avec son

geste spirituel, ses vestes de velours, et ses belles mains blanches toujours tachées de couleurs... Il chanta d'anciens airs : « Trois jolis tambours... revenaient de la guerre... » Il jeta sa palette... Il prit son lorgnon, rit, gronda. Et je me promenai avec lui, et nous allâmes, côte à côte, par une ruelle où courait un ruisseau, bordée de mûriers et d'arbustes sauvages, où le soleil glissait par fines traînées.

De la maison venaient des voix; des petits pieds coururent dans le vestibule : « Tante Louise!... » Les enfants me cherchaient : on s'inquiétait peut-être? N'importe! je ne pouvais m'en aller... J'écoutai quelques instants... les bruits cessèrent.

Il faisait frais et sain; les lueurs d'étoiles et de la lune baignaient mon front et mes mains... La nuit était lumineuse et douce, nuit de rêve et d'amour... Et c'était étrangement trou-

blant, ces corolles fermées qui dormaient dans une lueur blanche, la mer scintillante de la pelouse et ces arbres, à l'aspect de vieillards. Une angoisse indicible se glissa dans mon cœur et le serra, comme une main.

A mesure que le temps fuyait, cette angoisse grandissait, se précisait jusqu'à prendre une forme, devenir quelqu'un. Toute impression heureuse s'évanouit, comme si mon âme m'eût quittée brusquement pour s'en aller errer par les anciens chemins... Je voyais la nuit lumineuse et le ciel pointé d'or... J'entendais les bruits familiers, les miaulements d'un chat sur le mur, les frôlements des feuilles, la voix lointaine d'un violon... Je voyais, j'entendais, mais je ne *sentais* rien, rien que la douleur et la désillusion qui chuchotaient dans une allée lointaine...

« Te souviens-tu de ton vieux Père?
» Te souviens-tu comme il chantait

» pour t'endormir et qu'il te berçait
» dans ses bras? Te souviens-tu qu'il
» te faisait sauter sur ses genoux et
» qu'il te portait sur son épaule pour
» te faire voir son « grand tableau »?
» Tout cela est fini... Il est mort...
» Cela ne reviendra jamais! »

Je me levai du banc avec un lourd soupir et je m'avançai d'un pas lent dans une nouvelle allée.

Celle-ci était toute bordée de résédas, des deux côtés, de résédas verts qui embaumaient... Ainsi, dans la lumière de lune, c'étaient des résédas de ciel, des résédas de paradis, avec un parfum mystérieux et doux jusqu'à la défaillance. C'était bien ceux de jadis, mais avec quelque chose de plus qui flottait aussi dans les buissons et les petits cailloux, sous chaque brin d'herbe et dans chaque corolle... Je me baissai pour en cueillir, mais il me sembla qu'ils avaient un peu de mon âme par-

tie, dans leurs feuilles, et que c'eût été m'en arracher des lambeaux... Je me relevai, et mon âme partie continua de flotter dans les résédas de paradis avec ce quelque chose de doux et de mystérieux qui était aussi dans les arbres et sur tout le jardin.

J'allais dans mon Passé par les chemins solitaires... Chaque pas me menait plus loin... Chaque pierre foulée était un an fini... J'allais avec mon père, avec ses yeux, son sourire, son front mort... Parfois, son souffle me frôlait... il disait : « Me voici » d'une voix de tombe... Et, quand je me tournais, nerveuse et oppressée, j'avais l'impression d'une chose impalpable s'évanouissant à mon côté, comme si un être, infiniment léger, se fut enfui dans un peu de vent...

Je marchais, ainsi qu'un automate, dans les chemins rayés d'argent... Entre deux fleurs, un ver luisant brillait,

et sur lui, point étincelant, ce quelque chose d'insaisissable était aussi et l'enveloppait avec mon âme... Mon âme, mon âme ! qui donc la retenait ainsi loin de moi ? Je l'entendais pleurer, dans la nuit silencieuse... Je l'appelais et je la plaignais... « O mon âme ! en » toi aussi s'étend la nuit... ma pauvre » âme jeune et vieillie ! par ta blessure » ouverte le sang coule comme d'une » source ! » Et, dans la lune indifférente, je cherchais des rayons d'espoir.

Des pensées vagues flottaient en moi, tandis que j'allais ainsi... je songeai à la mort... je songeai au mystère de toutes les vies humaines, infinité de parcelles d'amour éparses par le vaste monde, silencieuses ou éclatantes, pauvres, oubliées, méconnues... tant diverses et tant semblables !... Où donc s'en allaient ces pauvres étincelles, une fois le corps inerte ? Etait-ce à la source infinie conçue par Tolstoï ? Ou

bien devaient-elles errer, feux-follets solitaires dans les endroits chéris, durant l'éternité ?... Oui, ce devait être! Il me sembla qu'un grand soleil déchirait du brouillard, et mon cerveau en fut illuminé. Je compris tout.

Ce qui flottait, insaisissable, c'était l'âme de mon père... Elle était dans les plantes qu'il avait aimées, dans les résédas, sur le ver luisant... Elle était comme une brise, sous les brins d'herbe et dans les buissons... dans les vieux arbres tristes et les chemins anciens. Mais, non plus sa bonne âme vivante, mais un *fantôme* qui s'était accroché à la mienne et la tenait d'une étreinte désespérée... Et l'âme disait :

— « Nous venions nous asseoir ici
» lorsque j'étais ton père et que je vi-
» vais... voici le chemin où nous ve-
» nions ensemble... voici les fleurs que
» nous avons plantées... Nous ne plan-
» terons plus de fleurs!... Nous n'irons

» plus par les chemins! fini! fini!
» fini!... » Et mon âme sanglotait.

Pendant des jours et des ans, des ans et des siècles... pendant ces temps infinis qui furent trente minutes, les âmes allèrent, côte à côte, dans les vieilles allées, ne parlant plus, mais se regardant et disant, parfois, l'une à l'autre : « Est-ce bien toi?... » Elles allèrent sous la lune et sous les étoiles blanches comme autrefois les corps avec leurs esprits vivants... De loin, je les regardais, avec l'angoisse de ne pouvoir les saisir et les emporter. Et l'âme de mon père chantait une vieille chanson, une naïve petite chanson d'amour dont les notes frêles tremblotaient en s'évanouissant dans les branches... Cela me serrait le cœur.

— « Combien de temps cela va-t-il
» durer?... Combien de temps!... »

Dans un mouvement brusque, je me heurtai au tronc d'un arbre. Un arbre

sec, mince, tout tordu et courbé, d'une allure simple et résignée tel qu'un vieux paysan qui se serait longtemps penché vers la terre... Il me sembla l'entendre parler, dans un patois mystérieux..., dire des choses très tristes... Je lui répondis : « oh! vous avez rai- » son! oh! la vie est bien longue!... » Dans ses branches presque nues, deux pâles étoiles luisaient, comme des yeux pleins de larmes... Et, tout au bout d'un chemin profond, les âmes, immobiles, se regardaient toujours.

Alors, ce fut si triste et si épouvantable, que mon corps tressaillit..., Vite, dans l'inconscience, je hâtai mes pas vers la maison, piétinant les fleurs, m'écrasant aux arbres, avec cette seule idée : fuir loin d'ici!... Là-haut les étoiles passaient comme une gerbe d'étincelles, et cela dansait devant mes yeux fous...

Je sentis alors dans une lutte atroce

mon âme haleter et se débattre et s'arracher à l'autre qui suppliait... Je gravis, en courant, les marches du perron, et quand, palpitante, je me retournai vers le jardin : sous le ciel profond d'où tombait la lumière, dans l'or pâle de la lune et les parfums des fleurs, je vis l'âme abandonnée qui me regardait fuir.

LA MAISONNETTE

La Maisonnette

A Henry Maubel.

PAR taquinerie, on lui disait :

— Vous ne la connaissez plus, votre maisonnette!

— Si, si, disait-il, je m'en souviens bien... Elle est basse, avec de petites fenêtres claires; deux pommiers sont de chaque côté... » Il traînait les paroles avec extase, et l'on voyait passer ce qu'il disait dans ses prunelles. Les pommiers, en avril, alors qu'ils sont tout roses et sentent bon, et ces petites fenêtres ouvertes dès le matin.

On avait des visions de village ancien, dans des odeurs de trèfle; de soirs

doux où les cloches usées accrochent des paroles tremblantes aux buissons du chemin, tandis que les petits enfants chantent de vieux noëls.

— Les petits enfants jouent sur le seuil, » disait le vieux, et on les voyait, avec leurs petites jupes relevées, danser des rondes en se tenant par la main. — Quand il avait beaucoup parlé on lui disait : « Mais, grand-père, pourquoi donc songer toujours à votre maisonnette? On vous a mis sur un beau chemin pour aller vers un pays nouveau. Il y a là mille choses que vous ne connaissez pas et que vous aimerez. Allez-y donc, grand-père! »

Mais lui, secouant sa tête de vieux rêveur :

— ... Non, non, » disait-il, « c'était plus beau là-bas. Les roses y sont grandes comme la main. Les chemins du jardin bordés de buis et semés de sable blanc. Dans la maison, les petites

chambres ont un pavement rouge qu'on lave tous les jours ; dans chacune d'elles il y a un bon Dieu. — Quand j'étais petit, je disais mes prières devant le bon Dieu et je voyais par la fenêtre, le marronnier tout vert ou plein de neige... Je voudrais bien le voir encore, et le noyer qui se penchait au-dessus du mur...

Il s'éloignait ainsi dans son idée fixe ; à ceux en qui il avait foi, il confiait tout bas comment souvent il avait voulu s'en aller vers ce pays nouveau dont chacun lui parlait, et que, toujours, la maisonnette l'avait égaré de sa route. Il était parti vers elle par des chemins inconnus où il errait depuis des ans, se reprenant, parfois, pour retourner vers le monde mystérieux qui ne l'attirait pas, et dont il se détournait vite ; maintenant qu'il était très vieux, il n'avait plus la force de s'essayer encore et se fatiguait à s'en aller

en arrière, par ces sentiers embrouillés où ses pieds buttaient sans cesse; mais il pensait à son repos, là-bas, dans le jardin de la maisonnette, sous les feuilles du marronnier, au coin du chemin bordé de buis... Quand on entend jaser les enfants au dehors, et que les insectes bourdonnent à vos oreilles dans une odeur de pommes... Les après-midi immobiles, dans le vieux fauteuil qui l'attend, où la fumée bleue de sa pipe monte en spirales vers le ciel d'autrefois et que le coq chante, et que celui du voisin répond... Et voir passer sur la route des femmes avec leurs paniers d'œufs où le soleil pleut une eau d'or, et on entend la voix de l'instituteur dire : *b-a*, *ba*, en cadence au bruit des fléaux dans les granges... Les hirondelles passent comme des flèches; les crix d'oiseaux, avec le caquètement des poules et le chevrotement de quelque chèvre là-bas, se

mêlent et s'épandent dans les feuillages... Le vieux dort un peu ; ceux qui passent le regardent avec de bons yeux francs, par dessus le mur bas... Il s'éveille, sourit... on cause de la moisson... Une vache beugle, et, sous un coup de vent tiède, on entend soudain frissonner tous les arbres... Il est quatre heures ; la ménagère moud le café du goûter... l'eau chante dans la bouilloire...

Le vieux rit béatement ; il ne sent plus les pierres de la route. Ah!.., Ah!... Aah!.., Sa voix tremble au fond de sa gorge, elle chatouille comme un petit oiseau, et il passe les doigts dans sa barbe blanche... Il fait si chaud qu'il a peine à se tenir, et puis, ses souliers sont usés. — Là-bas on fait de bonnes chaussures ; il s'achètera des bottines à clous comme celles qu'on lui mettait, au temps de l'école, et qu'il ôtait pour

se baigner les pieds dans le ruisseau... Il y avait aussi là, Felix et Auguste, deux bouts d'hommes aux cheveux en broussailles; on s'assayait à trois au bord de l'eau claire qui reflète des dentelles de feuillage; on la faisait clapoter et jaillir sur les jambes en pluie de gouttelettes ensoleillées; les papillons venaient voleter sur leurs menottes... eux fermaient les yeux, un peu, chatouillés de la chute lente d'une goutte au long du mollet... et par la fente des paupières s'apercevaient les maisons du village dans leur nids de bois et de prairies, les toits rouges, ou ceux de chaume qui accrochent des rayons et luisent comme une lune. — L'eau sautille avec de petits cris sur les pierres: tri... tri... tri...; l'herbe est toute chaude; un grelot de grillon sonne claire dans le silence.

Un homme passe et, tout de suite, le vieux l'arrête pour lui parler de là-bas...

— ...Vous ne connaissez pas? Une maisonnette pas très haute... Mon Dieu! on n'est que des paysans!...Vous tournez à droite, une route avec deux gros chênes aux coins, tout creux, énormes, même que les enfants ont creusé, dans le tronc, des niches pour des saintes vierges... Les fenêtres sont petites, toutes claires comme si elles riaient, ouvertes dès le matin... Les enfants beaux et gras, avec des joues comme des framboises; ils viendront vous regarder en mordant dans leur tartine... Vous n'y avez pas été? Vous ne pouvez pas me dire le chemin? Je suis vieux, voyez-vous, la tête ne va plus... Pourtant je me rappelle bien...

Alors ses yeux s'illuminaient; il grandissait, une lumière lui tombait sur le front, et la procession des vieux rêves paisibles commençait lentement dans ses prunelles :

— ... Si jolie, notre maisonnette ! A chaque an on blanchit sa façade ; elle est sur la route comme une bonne vieille sans dents; on voit son grand âge; mais toujours si propre : Un nid d'hirondelles s'est accroché au toit : on dit que c'est du bonheur... Tous les Christ luisent par les fenêtres ouvertes, et par la porte ouverte vous verrez le jardin, au fond du petit corridor, avec ses lys jaunes et les ronds de pensées dans le gazon. — Tenez, je les ai devant moi... Les soirs de mai on entend la voix du curé dire des prières en latin tandis que l'orgue ronfle et que les enfants chantent : *Marie, notre mère adorée...* Des fois un hanneton dégringole d'un arbre, et des papillons volent dans les choux...

Les paroles s'éteignaient une à une, comme si elles se fussent endormies dans son cœur... Il restait longtemps, le regard vague, avec le petit

oiseau au fond de la gorge : ah... aah...

Mais, si le passant faisait mine de partir, vite, il le rattrapait par la manche, avec l'idée de revoir des choses lointaines.

— Attendez donc !... ne vous en allez pas encore... vous n'êtes pas si pressé. Je vous parlais des lys ; on en a mis dans un vase bleu, le jour de ma première communion. — J'étais fier; ma maman m'avait dit que c'était à cause de moi... J'avais des bottines vernies qui craquaient, un livre de prières à l'agrafe d'argent. — C'était par un beau jour, du soleil plein le jardin et des oiseaux à ne pas s'entendre. Il avait plu la nuit, le chèvrefeuille pleurait des larmes d'argent... Nous avons aussi un chèvrefeuille, je ne vous l'ai pas dit ?... les abeilles nichaient là-dedans, par milliers... Et puis un noisetier rouge qui regarde par dessus le mur... Des

roses grandes comme la main... »

Les doigts dans sa barbe, il partait, les mots retombés au fond de l'âme, oublieux de celui qui l'écoutait ; il partait vers sa maisonette, ses lys et son noisetier, infatigable et sans se rebuter, une vague sonnerie de cloches dans les oreilles, en bas de lui, l'image du tout petit qu'il était, le jour de sa communion, avec le cire du cierge qui coulait sur ses mains et ses bottines vernies... Et la chute d'un hanneton, frôlements de feuilles, vieilles voix de vieilles gens mortes, autour de sa tête blanche.

Parfois, pourtant, il lui venait de la curiosité :

— Voyons, » disait-il, « est-ce vraiment si beau, ce pays ?

— Ah ! grand-père ! oui, c'est beau ! Il y a des champs, des champs énormes, et des fleurs rares qu'il faut savoir trouver... Les maisons sont superbes;

pourvu que vous travailliez un peu, on vous en ouvre les portes et vous pouvez prendre ce que vous aimez; les arbres sont étranges.

— Oui, oui, » faisait-il, « les arbres, les pommiers... » il regardait au fond du chemin... « un pommier de chaque côté, les fleurs roses à y mordre... Cela rit au soleil...

Et qu'y a-t-il encore?

— Tant de choses, grand-père! — Des oiseaux au plumage éclatant et des fruits d'une saveur exquise; sur la route est une poussière d'or où le pied enfonce... Et, plus on avance dans ce merveilleux pays, plus les arbres sont grands, les fruits savoureux, les oiseaux splendides et de voix adorable... On dit que nos enfants en verront plus que nous et nous les amenons au seuil pour qu'ils aillent plus loin, et leurs enfants iront plus loin encore. Un pays de chants glorieux, grand-père,

où le travail est doux et la récompense belle.

— Oui, oui, » faisait encore le vieux... « un pays de grand soleil... Chez nous les petits moutons descendent dans la nuit grise; ils dévalent la colline en bêlant... Les oiseaux dorment parfois, quand le ciel est bien chaud. — Et vous y avez été, vous, dans ce pays? »

— Non. Ceux qui y ont été n'en reviennent pas. — Là, on ne peut s'arrêter ni retourner en arrière... On est poussé en avant, toujours, par une main invisible... Des choses de chemins lointains s'entrevoient à chaque tournant de route et toutes les nuits des étoiles brillent au ciel. On mène les enfants vers les étoiles ; on les révère de ce qu'ils en approcheront plus que leurs pères... Il faut ouvrir les yeux grands, dans ce pays ; les aveugles sont conduits au dehors, sur des routes qui ne mènent nulle part, où ils s'éga-

rent et meurent... Moi, pour arriver là, je marche de nuit et de jour et rien ne me fatigue. — Dur est mon chemin, mais je vois, au loin, les cimes des premiers arbres et les étoiles qui brillent comme des feux de joie.

— Oui, » disait le vieux, « moi non plus, rien ne me fatigue. »

Et il repartait, songeur, vers la maisonnette.

Il alla ainsi tant que ses jambes furent assez vaillantes et ses yeux assez clairs, s'égarant de jour en jour, plus loin de la maisonnette.... Il avait, plus que jamais, la manie de dire les mêmes choses et racontait sans cesse son départ de là-bas; il disait volontiers comment on l'avait fait partir, bien petit encore, et comment il se retournait toujours pour regarder derrière lui... Et comment la maisonnette, d'abord, était si proche qu'il pouvait,

par les fenêtres, voir les tables de l'intérieur et le rouge du pavement... Puis, comment elle s'était rapetissée, les pommiers, deux bouquets roses, et le chemin, un grand ruban jaune entre eux deux. — Au bout d'une colline il l'avait vue pour la dernière fois, un jou-jou d'arche de Noé, un papillottement de couleurs claires, dans ses prunelles, que les larmes avaient effacé. — Deux pas encore, et elle n'était plus là...

— Je la reverrai, » disait-il obstinément, « je la reverrai !

... On ne lui parlait plus maintenant, du beau pays où chacun se dirigeait... Il était trop vieux et trop cassé. — La mort le prendrait un de ces jours... Elle le prit un soir doux, dans la chute du soleil couchant.

Il avait bien marché ce jour-là, et ses jambes tremblaient comme des jambes molles. — Il essaya de se raffermir, mais ne sut... Sa tête ballottait aussi.

— Qu'est ce que cela ? » pensa-t-il, et il s'assit au bord du chemin, sur un talus de petites paquerettes roses, car c'était en avril.

Comme il était ainsi, un peu de pluie tomba, mais il ne le sentit pas. — Cela mit seulement une fraîcheur, pleine d'odeurs jeunes, autour de lui. — Il la huma, pensant : c'est comme là-bas ! » ...Les pluies d'avril qui faisaient choir les pétales des fleurs des pommiers et le parfum du chèvrefeuille aux larmes d'argent ! — Il glissa sur le dos, béatement : Ah !... aah !... Le ciel rougeoyait entre ses paupières micloses. — La maisonnette passa, tout illuminée, avec une majesté étrange, et elle était dans une musique faite du bourdonnement des abeilles et de la voix de l'instituteur : b-a, ba. — Alors, il se souvint aussi d'une vieille chose qu'il avait oubliée, une phrase que disait sa grand'mère en lui coupant son

pain : « Mon fi, priez le bon Dieu. » La grand'mère, l'instituteur, la maisonnette, les abeilles et le chèvrefeuille, et les offices du mois de mai, et le caquètement des poules, et le frisson du feuillage, et l'homme qui lui parle par dessus le mur. — vite, vite, vite, — « Mon fi, priez le bon Dieu. » Et le vieux pensa :

— On dirait que je m'en vais?

Il s'en allait, et il le sentit tout de suite. — Vite, vite, vite, la mort aux talons. — Le ciel devait être d'or, là-haut, mais il ne pouvait plus rien voir. — Alors, il se laissa aller, à la dérive, se croyant redevenu tout petit enfant et que sa maman allait le prendre entre ses bras... « Maman! Maman! » Il l'appela de sa vieille voix chevrottante... Oh! qu'il devait faire bon, là-bàs, dans ce soir paisible où les vieux s'asseyent aux portes pour voir sauter les petits enfants! — L'époque des

hannetons qu'on attachait au bout d'un fil pour les faire bourdonner dans la classe... Ils bourdonnent, ils cognent les murs au tic-tac de l'horloge... le soleil crève d'or le plafond blanc... Oh! qu'il devait faire doux, à cette heure, écouter le silence des arbres endormis, bleuté par les voix des petits moutons mélancoliques qui descendent la colline, et puis, voir toutes choses s'endormir au son des dernières cloches... les femmes rentrer une à une dans leurs maisons... Et, s'étant couché dans un bon lit de paysan... ramener le drap jusqu'au menton... et s'endormir, s'endormir...

— Tiens ! » pensa tout-à-coup le vieux, « si j'avais été, pourtant, dans ce pays?... »

Mais, tout de même, quand il mourut, ce fut la maisonnette qu'il vit dans ses prunelles.

MILLIE AU JARDIN

Millie au jardin

Pour Mère.

Je me suis assise à la fenêtre ouverte et j'ai regardé Millie.

Le crépuscule venait; j'entendais la petite bonne parler wallon, dans la cuisine, et le rire frais de Jacques. — Autour de moi, c'était la douceur des prés verts; une grande nappe d'herbe coupée de haies, avec des arbres en fleurs, toute une rangée de bouleaux, comme des bouquets blancs au chemin d'une mariée. Et puis, faisant ceinture, des bois de sapins et de hêtres dominant tout le reste, avec des maisonnettes étagées

et roses, dans les dernières réverbérations du soleil. Le chat dormait, couché en rond, sur le toit du poulailler, et un merle trillait au loin une mélancolique chanson de nuit... Rien autre ne troublait le silence.

Dans le jardin, sous moi, Millie trottinait en parlant ; sa petite figure mutine toute barbouillée de jus de réglisse. Elle allait, avec des grâces ingénues, sa toute petite robe blanche laissant nus ses jambes rondes et ses bras potelés. Et un attendrissement me prit à la voir si mignonne et si drôle dans le grand charme d'une nuit tombante, s'arrêtant pour parler aux fleurs, pour faire, sur toutes choses, des réflexions adorables. Elle allait, la bouche entr'ouverte, à petits pas précieux, ses cheveux blond-pâle et blond-d'or emmêlés sur ses joues. Une mèche plantée droite au milieu du front lui donnait l'air d'un délicieux petit clown.

O petite tête!... petite âme ignorée!

Millie trottait dans le jardin; elle avait une main vide et fermée, dans l'autre, du pain où elle mordait. — Elle parlait toute seule : « O la belle » fleur!... Tiens! Minet qui dort... » Millie est bien contente, Millie a pris » la belle fleur pour bonne-maman ! » — Je regardais Millie cueillir délicatement la pensée, en caresser le velours, et puis, marcher avec mille précautions pour ne pas salir ses « zolies » bottines ; unir sa jupe entre le pouce et l'index ! — quel petit pouce et quel petit index! — élégamment, comme une vraie dame.

Millie marchait toute seule dans les allées, et tout autour de Millie le printemps mettait des choses vertes et douces... C'étaient des pommiers, des gazons neufs, des petites plantes que l'hiver avait engourdies et qui revêtaient leurs robes de beaux jours... Le

jardin semblait un royaume et que Millie en fût la fée. Sa petite robe blanche apparaissait tantôt au commencement d'une allée, tantôt à la fin, ainsi qu'une colombe qui se pose à peine.

Fée-Millie s'en allait, pensive, par son petit royaume. Peut-être la paix du soir entrait en elle, car elle s'arrêtait en silence et songeuse sans qu'on pût savoir à quoi elle songeait... peut-être aussi la joie de vivre, car elle riait soudain, avec de grands éclats d'argent... Peut-être était-ce le bonheur, peut-être l'oubli ? Fée-Millie négligeait son pain : elle ne mangeait plus ; elle regardait en haut... Et fée-Millie soupirait parfois lourdement, comme une personne qui a bien des soucis.

Millie s'arrêta au bout du jardin ; elle regarda les bois de l'horizon... elle regarda le grand ciel ; l'Immensité ne l'effrayait point. — Elle était toute petite devant l'Immensité ; elle lui sou-

riait, la regardant en face. — Enfin elle s'arrêta, lasse sans doute, devant la porte basse ; elle appuya la tête sur son bras, son bras sur le loquet, et elle demeura ainsi, rêveuse et les yeux demi-clos, et le soir doux tomba sur elle.

Oh ! ce qu'elle fut ainsi jolie, jolie Millie, fée-Millie aux yeux clairs ! Elle avait sur elle le charme de la nuit descendante et des premières étoiles. Elle fut si belle et ravissante que, pris d'amour, les poiriers frisonnèrent et qu'une pluie de pétales blancs, de pistils d'or, de choses tièdes et parfumées chut légèrement sur ses cheveux qu'elle embauma... Et fée-Millie se pencha sous la pluie d'avril, avec une mollesse de toute sa petite chair, rêvant, sans doute, aux caressantes blancheurs d'une aile de chérubin, et son rêve palpita dans ses prunelles troublées...

Passa le chéribun qui l'avait fait rêver, et du haut de son aile il baisa ses

paupières... Et les paupières, alors, s'abaissèrent comme un voile. — Des oiseaux volotèrent autour de Millie... elle ne bougea pas; sa petite main s'ouvrit : le pain tomba et les oiseaux du ciel le vinrent becqueter.

Et sous les arbres protecteurs, tandis qu'on l'appelait au lointain d'une allée, fée-Millie demeura endormie, gardant accroché, au coin des paupières, un peu d'or et un peu d'azur.

L'ÉVEILLEUR

L'Éveilleur

A Camille Lemonnier.

Au haut d'une colline, dans un gentil village, un petit homme, un jour, vint jouer de la flûte.

C'était un drôle de petit bonhomme tout jeune encore et beau malgré ses membres grêles et ses joues creuses; pâle, avec de grands yeux pleins de tristesse, un front où les veines traçaient un enchevrêtrement de fils bleus. Il était vêtu bizarrement de culottes de velours noir, d'une blouse blanche et d'un grand col à pointes; sur sa tête, un chapeau rond avec une longue plume de paon, et, à ses pieds, des souliers

rouges comme ceux des enfants de chœur.

Le village où il vint était, lui aussi, un singulier village; l'herbe des prés était d'un vert tout pâle, les arbres à sommets très ronds ou pointus, l'eau des ruisseaux d'un bleu d'azur... Chaque maison était blanche avec un toit rose tendre et des volets roses; chacune était petite et propre, tout étincelante au soleil. — Les habitants eux-mêmes étaient des êtres simples et naïf; les femmes portaient des bonnets, des tabliers blancs à bavette courte qui les faisaient ressembler à de petites filles jouant à la grand'mère ; elles se divertissaient en écoutant chanter l'eau d'une source ou le vent dans les arbres, etles hommes aimaient à danser avec elles, au clair de lune, dans les soirs de printemps : Tous étaient bons, et pleuraient et riaient facilement.

A la fin d'un après-midi de Mai, le

petit joueur de flûte entra dans le village. Il monta silencieusement la colline, et quand il fut en haut il s'assit sur un tronc d'arbre renversé et commença doucement à jouer de sa flûte. Les premiers qui l'entendirent, furent deux petits garçons qui pêchaient à la ligne derrière le mur d'un moulin, et dans leur étonnement ils manquèrent choir dans l'eau, — puis une bande de fillettes occupées à jouer au volant, et qui accoururent, la raquette en l'air; enfin vinrent une maman, son bébé sur l'épaule... trois gamins à chapeaux énormes, se tenant par la main... Un homme qui venait du champ avec sa charrue et ses bœufs; et tous s'alignaient au bas de la colline sans oser s'approcher trop.

Les yeux levés au ciel, le petit bonhomme jouait comme s'il eut été seul; les sons de sa flûte étaient doux et perlés, tour à tour tendres et plaintifs,

semblables à la voix d'un rossignol chantant au fond d'un bois ou au vent soufflant dans les épis — : « Ecoutez ! disait cette voix, je viens de loin vous parler de choses mystérieuses.

« ... Le clair de lune brille, la nuit, sur l'eau qui reflète des visages étranges.

« ... Un petit pâtre est sorti et erre silencieusement avec ses moutons... Mais riez ! c'est printemps et les pommiers fleurissent eux aussi ; — l'aile du moulin tourne au vent... les papillons volent en se disant d'étranges choses.

« Ecoutez bien ce que je vous révèle du pays de là-bas... »

Tous écoutaient, les yeux en l'air, dans une grande émotion. Des enfants lâchèrent leurs gerbes de fleurs... Une femme se mit à pleurer tout-à-coup... Et la flûte du petit homme disait :

« Au bas de la colline, le village, avec ses maisons roses et ses arbres

vert pâle et ses prairies aux fleurs d'étoiles... cueillez les étoiles des prairies!... Mais dans la prairie un long chemin blanc coule comme un fleuve vers là-bas! l'or pleut dans la plaine... le soleil est rouge sur le bois ; les oiseaux de lumière s'envolent... le pays merveilleux s'éveille à la voix de ma flûte... »

Peu à peu d'autres personnes s'étaient jointes aux premières ; les femmes sortaient de leurs maisons, des hommes abandonnaient leur travail... Enfin, le village entier fut au bas de la colline, immobile, retenant son souffle, tandis que le petit bonhomme jouait, les yeux au ciel. Il ne resta plus qu'une vieille, la plus vieille du village ; elle avait cent ans et ne voyait plus bien clair... Elle demeura assise dans un coin de la cabane ; vers la nuit, elle regarda par la fenêtre et, apercevant vaguement la foule au bas de la colline songea : « De

grands oiseaux se sont abattus sur le village. » Et elle eut peur.

Le petit homme joua jusqu'au soir. Quand la nuit commença à devenir épaisse il déposa sa flûte dans l'herbe et regarda à ses pieds. Tous tenaient les yeux fixés sur lui dans un étrange silence mais devant son regard, ils se dispersèrent lentement, sans rien se dire. Les enfants s'égrenèrent dans les chemins, s'attardant à regarder l'eau couler et frémissant au moindre bruit; les femmes et les hommes se serraient la main sans parler. Le petit homme sourit mélancoliquement et s'endormit, le visage vers le ciel.

Le lendemain et les jours suivants, le petit homme ne quitta pas la colline.

Il regardait le ciel et la prairie en murmurant des paroles douces dans une langue inconnue... parfois il regardait très loin, là où personne ne voit.

Quand le soleil se mettait à baisser au ciel, il prenait sa flûte et jouait, et tout le village entourait le mont. Les abeilles et les papillons arrivaient par nuées voltiger autour de lui; quelques-uns se posaient sur son front et ses épaules... Il jouait sans rien regarder, les yeux au ciel. Chaque matin un grand oiseau blanc s'abattait sur la colline et déposait sur ses genoux un fruit étrange qui était sa seule nourriture; personne n'osait l'approcher, jamais on ne parlait de lui.

Tous en avaient crainte et respect.

Un soir la flûte eut des sons si divins que toutes les âmes tremblèrent :

— « Ecoutez, disait-elle, les colombes reviennent de voyage et s'envolent vers là-bas... Le chemin est long et doux, les colombes voltigent dans les branches des arbres... Des chants mystérieux font défaillir les cœurs; les têtes

se courbent l'une vers l'autre... Là-bas les épis d'or sont hauts, le temps de la moisson est venu, les filles aiguisent leur faulx d'argent. Les roses du rosier seront bientôt fanées et leur parfum se perd dans l'herbe. »

Quand il déposa sa flûte, un sanglot sortit de la foule : Il l'entendit et croisa les bras sur son cœur.

Ce soir-là, le petit homme ne se coucha pas pour dormir. Il demeura debout, les yeux au ciel, les bras croisés sur son cœur. On entendait des pompes grincer, le bruit des sabots sur la route, et des portes claquer à distance... Les abeilles et les papillons s'étaient abattus en cercles autour de lui... Les fenêtres des cabanes s'allumèrent puis s'éteignirent : la nuit profonde était venue ; la lune se leva... Alors une femme se glissa d'une chaumière et se mit à monter lentement la colline.

Le petit homme l'entendait monter en gémissant, et son cœur battait sous ses bras en croix. Quand elle fut en haut, elle s'arrêta à quelques pas de lui, toute frissonnante et jolie, dans rayon de lune. Elle avait joint aussi les bras sur sa poitrine et la tête baissée doucement attendait. Il alla vers elle, il lui prit la main...

Alors elle leva les yeux, et pendant un moment, tous deux se regardèrent en silence. — Mais la femme, tout à coup, tomba sur ses genoux et se mit à pleurer...

« Petit joueur de flûte, je ne sais ce que tu m'as fait : j'aime et je souffre de bonheur... Veux-tu jouer de ta flûte pour moi seule, cette nuit, et je danserai sur la colline? »

Sans répondre, le petit homme prit sa flûte et joua. La femme aussitôt se mit à danser dans l'herbe; elle tourbillonnait, puis se balançait comme un

épi au vent, les cheveux envolés, semblable à une grande fleur vivante : elle tenait son tablier blanc des deux bouts, et la lune y versait des rayons.

... Elle tomba, roula dans l'herbe, se releva et dansa encore... ses yeux étincelaient; enfin, épuisée, elle se laissa glisser aux genoux du petit homme implorant : « Petit joueur de flûte, laisse cela, je t'en prie; mon cœur est amoureux. Veux-tu me garder près de toi? Je serai ta femme et je danserai, la nuit, au clair de lune. » Et elle lui baisait les genoux et pleurait dans ses mains ouvertes.

Le petit homme sourit mélancoliquement.

Au point du jour, la femme desendit et retourna chez elle, pendant toute la journée elle s'occupa comme à l'ordinaire, mais la nuit elle revint et dansa sur le mont... Chaque jour elle était paysanne dans sa chaumière, et chaque

nuit elle dansait au son de la flûte, des rayons de lune dans son tablier comme la fée des lumières blanches. Quand elle était épuisée de fatigue, elle se couchait aux pieds de son maître et lui baisait les mains : Mais lui la regardait tristement, sans rien dire.

Elle fit ainsi des nuits et des nuits, puis, soudain, elle devint inquiète... Elle semblait toujours attendre quelque chose et interrompait sa danse pour agiter son mouchoir vers le long chemin blanc qui traversait la prairie et se perdait au loin. Une fois, elle dit au joueur de flûte : « Petit homme de mon âme, je ne sais ce que j'ai; mon cœur est comme un veilleur qui regarde vers la mer ; quelque chose m'attire que je ne vois pas encore... « Danse ! » dit le petit homme. Il jouait de sa flûte, les yeux au ciel, et elle dansa... Son corps se tordait gracieusement,

son cou ployait; elle était comme un grand lys dont les pétales se baisent en frissonnant; ses longs cheveux flottaient autour d'elle avec des caresses brûlantes... Le petit homme la regardait et jouait de plus en plus vite, sa flûte éperdue avait des accents de détresse et de pitié, mêlés à une joie divine et la femme sanglotait... Elle dansa jusqu'à l'aube, pleurant et riant, les bras en croix sur son cœur.

La nuit suivante, pour la seconde fois quelqu'un monta lentement la colline. Le petit joueur de flûte attendait immobile, et la femme attendait aussi... C'était un homme du village; il se laissa tomber à genoux devant le charmeur et, lui baisant les mains, lui parla avec des sanglots : « Petit joueur de flûte, je ne sais ce que tu m'as fait : mon cœur a faim et soif; laisse moi danser ici, je te prie, au son de ta flûte; je serai ton frère et je ne te quittera plus. »

Le petit homme sourit tristement, et, prenant sa flûte, il joua.

La femme regarda l'homme, et l'homme s'avança vers elle et lui prit la main, et ils dansèrent ensemble. Ils étaient beaux et gracieux, leurs pieds ne touchaient pas le sol... Tout à coup, l'homme tira son mouchoir et l'agita vers le chemin. « Pourquoi agites-tu ton mouchoir ? » demanda la femme. L'homme répondit : « J'ai vu, là-bas, un petit clocher... Mais toi-même tu agites le tien ? — « J'ai vu une flèche d'argent sur le clocher, » dit la femme.

Leurs mouchoirs battaient l'air comme des ailes de papillons blancs... Ils dansaient, enlacés, la lune les baisait au visage ; toujours dansant ils descendirent la colline... Le petit joueur de flûte, maintenant, ne voyait plus que leurs têtes... puis leurs mains croisées au-dessus de leurs têtes... Enfin

ils disparurent dans le chemin blanc.

Alors le petit homme jeta sa flûte et se coucha dans l'herbe, le visage vers le ciel.

L'un après l'autre tous les habitants du village montèrent la colline et vinrent danser au son de la flûte. Il y avait des mamans qui arrivaient en tenant leur bébé dans les bras... L'une avait un tout petit accroché à sa robe, et qui traînait un cheval de bois; une autre une fillette qui, se croyant partie pour un long voyage, avait voulu emporter sa poupée; une autre un angelet rose, les bras noués autour de son cou. Les hommes vinrent aussi, invinciblement attirés par la flûte merveilleuse. Chacun disait en arrivant :

« Petit homme de mon âme laisse-moi rester avec toi... Je serai ta femme... *ou* ton frère, *ou* ton amie; je ne te quitterai plus. » Mais chacun finissait par descendre le mont en dansant

et on ne le revoyait plus... Quelques-uns partirent seuls, mais le plus souvent ils s'en allaient à deux, les bras entrelacés, le regard perdu...

Un soir, on n'entendit aucun bruit dans le village.

Le petit joueur de flûte monta sur le tronc d'arbre et regarda en bas : Tout était immobile; les petites maisons roses semblaient assoupies dans le soleil couchant... Çà-et-là un volet battait doucement contre un mur, aucune fumée ne montait des cheminées. Dans les chemins déserts des troupeaux de brebis abandonnés erraient en bêlant. Alors, voyant cela, le petit homme prit sa flûte et joua pour la dernière fois...

« Adieu, adieu! » disait-il, « voilà que vous montez le long chemin fleuri, jusqu'à là-bas, dans le pays enchanté où les étoiles parlent à ceux qui les écoutent...

« Allez ! les brebis bêlent, ce soir, dans les chemins, mais, là-bas, des brebis plus blanches vous attendent... L'amour a fleuri dans vos cœurs... l'amour a semé des violettes sur la route... Aimez-vous !... Aimez-vous !... »

Il joua longtemps, les yeux attachés au ciel, et si doucement que les arbres frissonnaient à l'entendre. Les abeilles et les papillons, en cercles autour de lui, agitaient leurs ailes frémissantes : Quand il eut fini, il se tourna vers eux, leur soufflant un baiser :

— Adieu, dit-il, vous aussi mes petits amis, et puissiez-vous longtemps voler libre dans la lumière...

Eux se mirent à pleurer leurs petites larmes d'insectes, et l'un dit :

— Ne nous quitte pas, nous sommes plus fidèles que les hommes... Et si tu pars, reviendras-tu ?

Le petit homme sourit mélancoliquement et descendit la colline.

Comme il sortait du village, il vit la vieille femme, la plus vieille, celle qui avait cent ans, et la seule qui ne fût pas venue à lui. Jusqu'à elle aussi, pourtant, les sons de la flûte merveilleuse étaient arrivés, mais elle était si vieille, si vieille, qu'elle les entendait comme d'un autre monde. Quand le petit homme fut tout près d'elle, elle lui mit une main sur le bras :

— Belle âme, dit-elle, ils t'ont laissé seul, toi qui a fait leur joie, et que t'ont-ils donné en récompense ?

Le petit joueur de flûte s'arrêta et, tirant de son sein un splendide collier de perles dont chacune reflétait le ciel entier, il le montra à la vielle et dit :

— Ils m'ont donné leurs premières larmes d'amour... Je les ai recueillies dans mes deux mains ouvertes; j'en ai fait un collier que je porte sur mon cœur, plus beau que tous les rêves. Je suis l'éveilleur, l'éternellement seul;

j'éveille les cœurs et je dis le chemin des pays merveilleux... »

— Et moi, rêva la vieille, ils m'ont abandonnée; qui me conduira dans ce pays ? »

— La Mort, dit le petit homme.

Et il partit sans se retourner.

BONNE-MAMAN PERDUE

Bonne-maman perdue

A Francis Nautet.

J'AI entendu raconter, jadis, qu'une petite vieille femme de chez nous, nommée bonne-maman à cause de son grand âge, et peut-être aussi pour la douceur d'un sourire épanoui dans l'entrecroisement d'un millier de rides, j'ai entendu raconter que petite bonne-maman s'était perdue un jour, un jour de neige où le village semblait poudré de sucre et où, dans les chemins solitaires, on ne pouvait se reconnaître, ni savoir si le ciel était bien le ciel tant il ressemblait sans les pointes habituelles des jolis toits rou-

ges, à une grande mer de brouillard tout près d'envahir la terre.

C'était un Dimanche; il avait neigé toute la nuit et bonne-maman avait mis son châle bleu à fleurs jaunes, ses souliers fourrés et sur sa tête le plus beau des bonnets, celui aux larges rubans qui, noués sous le menton, semblent un immense papillon agitant les ailes sur une jolie fleurette séchée. Elle était partie au matin, à l'heure où la maison s'éveille au chant des trois canaris jaunes, s'égosillant dans la cage qu'on a vue de tous temps pendue au mur de la cuisine — et déjà la vache mugissait dans l'étable tandis que la servante, Marianne, encore mal éveillée, ouvrait les volets du salon... Des femmes en bras nus apparaissaient au rideau levé d'une fenêtre, s'habillant pour la grand'messe, et, bien qu'il fût très tôt, Joseph et Pierre et Antoine, les enfants du brasseur, se lançaient

des pelotons de neige à grands cris, cache-nez envolés, derrière le mur du cimetière, là où court cette ruelle malpropre qui semble le paradis des enfants de l'école.

Car elle habitait, petite bonne-maman, sur la place même de l'église et du cimetière, une maisonnette à volets gris tranchant sans dureté sur le jaune fané de la façade... deux marches étaient devant la porte, où sautillaient constamment trois ou quatre vieilles poules et un coq sans queue... un peu plus loin un petit tas de fumier... mais cela n'était qu'une basse-courette pour rire, car derrière la maison il y avait une vraie cour avec un hangar, un *rang* pour le porc, une étable où Michette ruminait tranquillement, et parfois on apercevait sa tête, passée par le carré découpé dans la porte... Oui, dans les soirs d'été, bien souvent je l'ai vue ainsi, la bonne vache rousse,

regardant de ses gros yeux étonnés vers le porc folâtre se vautrant dans le purin... et plus loin, vers le clocher de l'église, élancé sur le fond vert d'un bois de sapins en pente, et plus loin encore, là où les prairies s'indéfinissent, roses, mauves fondues vers le ciel pacifique... Cela me donnait même une étrange impression; en la voyant ainsi, ses bons yeux étonnés, dans la cour où sèche un linge bien blanc sur des cordes tendues... en voyant le toit, les volets gris, les deux marches de pierre, un peu usées, l'assemblement de ces choses, à ma grande surprise, formait bonne-maman, tout comme si elle eut été faite d'elles, et en voyant bonne-maman, son sourire ridé, le papillon de son bonnet, ses petites mains semblables à des pétales de rose si longtemps restés dans un livre de prières, qu'ils en seraient tout racornis... en la voyant ainsi, un peu courbée et toute

gentillette dans sa grâce fripée, je songeais aux volets gris, aux poules qui picorent devant la maisonnette, à la bonne vache qui interroge un bout de ciel derrière le clocher de l'église...

Mais, ce matin-là donc, il avait neigé beaucoup, et le clocher était tout blanc sur les prairies blanches et le ciel blanc, et le village semblait faire sa première communion et attendre, bien patiemment, que le bon Dieu daignât descendre. Bonne-maman marchait vite, d'un pas sautillant et menu, ses yeux ronds, son nez moqueur, toute son allure alerte et provocante lui donnait un peu l'air de ces moineaux francs qui viennent picorer du pain sous vos fenêtres et parfois agitent la queue avec des « cuic... cuic... » moqueurs ; elle tenait sa robe d'une main et si retroussée qu'on voyait plus haut que la cheville ses jambes de poupée couvertes de bas violets — oh ! jolies et douces petites

jambes violettes! petits évêques moqueurs, petits évêques de fleurs et de pierrots qui s'en iraient vite, vite, à travers l'hiver... Dans l'autre main, elle tenait bien serré un grand parapluie de coton, et, tout en marchant, parlotait, avec le parapluie, avec la neige, avec les bas violets... « Ai-je la clef de la maison? — Oui! la voilà... Marianne, pour sûr, oubliera de fermer l'étable et ma pauvre Michette va geler... Tiens, me voici déjà à la ferme! Allons, je marche encore bien, mais le blanc, cela fait mal aux yeux! » Bien que tout cela n'eut rien de très gai, elle riait, pourtant, riait de toutes ses gencives, de la fine pointe frangée de son châle, ses mains riaient dans les gros gants de trois couleurs, et ses cheveux! les bouclettes d'or éteint qui frétillaient, petites vieilles évaporées, tout follement sous la ruche du bonnet...

Comme elle allait ainsi, elle rencon-

tra des gens qui la saluèrent : « Ah! bonne-maman!... voilà bonne-maman en route! Et où allez-vous comme cela, bonne-maman? — Bonne-maman, faites bien attention, la neige est si épaisse... vous pourriez vous perdre; les meilleurs yeux ne s'y reconnaissent plus aujourd'hui... »

« Vraiment non, les meilleurs yeux! » disait bonne-maman avec son fin sourire... « Eh bien, les miens valent mieux que ceux-là, voilà tout, mon garçon... »

Elle repartait, sautillante, et pas plus pesante sur la neige que ces petites femmes découpées en papier, et qui dansent en se tenant la main... Vraiment pour ceux qui s'arrêtaient à la voir s'en aller, elle avait la tournure fantasque et drôlette d'une vieille en carton peint... Et de très loin surtout, le parapluie profilé, le nez crochu, la ruche, la jambe violette, quand elle n'était plus qu'une minuscule vieille,

bibelot d'étagère, toute prête, semblait-il, à s'évaporer dans la brume fondante du ciel... Elle n'avait cure des avis, mais elle rencontra d'autres gens qui l'avertirent encore et qui lui disaient des choses à hausser les épaules, avec un air sérieux, et un jeune paysan joufflu lui cria en passant : « — Bonne-maman ne dépassez pas le calvaire! Par delà, vers le bois d'Hayette, la route et les champs se confondent. Personne, depuis hier, n'a osé y passer, et aucune trace ne peut vous indiquer le chemin. » — Sans répondre, bonne-maman hochait le menton... le papillon, dessous, battait des ailes ironiquement : Ah! ils avaient peur pour elle, comme si c'était à son âge qu'on allait ne plus connaître les chemins.., comme si elle allait se perdre sur les routes qu'elle faisait déjà quand elle était encore une toute petite fille... Ah! cette jeunesse, cette jeunesse avec ses conseils! Et tintement

ironique des volets gris doux, et les petits évêques mettent la crosse en l'air et se poussent du coude, et voici que j'ai vu dans l'entrebaîllement de la porte le museau fûté d'une souris, tandis que le chat dort, couché en rond sur le toit du hangar.

Cependant, bonne-maman était arrivée au calvaire, précisément à ce calvaire qu'on lui avait tant recommandé de ne pas dépasser. C'était, dans un enfoncement, une grande croix où un Christ à longs cheveux achevait de mourir. — De très loin s'apercevaient les deux bras ouverts, et peut-être était ce la bénédiction du village. Bonne-maman monta en soufflant la petite terrasse où on avait planté la croix depuis des temps oubliés; elle se mit à essuyer, avec son mouchoir rouge, de l'eau sale dégouttant mélancoliquement du front et de la bouche entr'ou-

verte, et comme elle faisait ainsi, il lui parut soudain voir un sourire navré passer sur le visage du Christ... Mais ces sortes de choses sont presque toujours imaginations de vieilles gens, et elle n'y songea plus aussitôt... Elle s'arrêta devant le Christ à dire un pater, et plus elle le regardait, plus elle s'assombrissait de la tristesse de son pauvre corps torturé — car un souffle de peine, lourd et venu on ne sait d'où, avait frolé soudain la cage tiède où son cœur voletait si également de barreau en barreau; et voilà qu'il s'était arrêté sur un bâton tordu, à regarder entre les fils de fer, la neige et les nuages gris.

Peut-être, en ce moment, bonne-maman eut-elle le sentiment d'un danger proche. — Autour du chemin qu'ellle venait de parcourir, d'autres chemins rayonnaient, cachés à sa vue par des talus et des monticules où des

buissons décharnés secouaient des fils de glace. Il y avait des routes et des sentiers qui tous aboutissaient au calvaire, pourtant, en se retournant, bonne-maman ne pouvait voir d'où ils venaient, car ils s'enfonçaient brusquement et comme dans un gouffre, et ainsi faisait aussi la route d'où elle venait... Mais cela n'était pas encore trop effrayant, car c'étaient des chemins bien tracés entre des talus et qu'il était impossible de ne pas retrouver, mais ce qui était terrifiant c'était cette vaste plaine de neige qui s'étendait de l'autre côté, uniformément bleue et lisse, sans un arbre, sans une maison, où un soleil blanc faisait scintiller des paillettes comme des larmes... Ah! dans les chemins enfoncés, là-bas, il devait passer de bonnes gens, des paysans en blouses soufflant dans leurs doigts et des fillettes en capelines rouges — car précisément sonnait le der-

nier coup de la messe — dreling! dreling! — toutes les cloches ensemble, et si lointaines, semblait-il, si lointaines, comme une petite voix joyeuse qui rirait, sous un pont, à l'autre bout du monde...

Bonne-maman restait, indécise, appuyée à la croix; la neige s'était remise à tomber en ronde échevelée, et le grand parapluie refusait de s'ouvrir. — Ne ferait-elle pas mieux de s'en retourner tout simplement, aller dire son chapelet dans la vieille église, à sa place habituelle, sous la chaire, les pieds enfoncés dans le paillasson de laine? Peu à peu, comme elle pensait ainsi, toutes choses se transformaient autour de bonne-maman, et voici qu'elle se trouve devant l'autel et la vierge aux yeux candidement levés, et les paysans arrivent par groupes, tandis que les enfants se tassent sur les bancs et se détournent en reniflant

pour vous regarder entrer... Et Monsieur le Curé apparaît justement à la porte de la sacristie, très imposant avec son gros ventre, sous la chasuble et le surplis... l'enfant de chœur, derrière lui, agite la sonnette, et un mince rayon de soleil se glisse par les vitraux à travers la neige. — Mais voici une agitation, des rires étouffés, les filles pouffent dans leurs mouchoirs... Ah! c'est ce coquin de Tom, le chien du boucher, il s'obstine chaque dimanche à suivre son maître à la messe, et le voici arrivé presqu'au pied de l'autel : « Allons, Tom, dehors!... Non vilaine bête!... » Chut!... l'orgue commence, ses petites notes cassées pleurent dans l'église avec un son de trompette vieillotte... Et au dessus de tout cela, ding, dong, dreling!!... les trois cloches ensemble qui échevèlent leurs voix par la campagne...

Certes, en temps ordinaire, bonne-maman ne se fût pas obstinée; la vue

seule de la grande nappe de neige où nulle trace de chemin n'apparaissait, rien que cette vue l'eut fait revenir très agilement vers le village. Sans compter encore que les cloches l'appelaient, oui, appelaient bonne-maman avec une voix humaine : « Bonne-maman! petite bonne-maman! revenez! — dreling, dreling! Voici que Monsieur le Curé entre dans la sacristie et qu'il décroche le surplis... Et les enfants de chœur versent l'eau et le vin dans les burettes et le clerc est monté à l'orgue... Revenez, petite bonne-maman, revenez! revenez! re-ve-nez! dreling! dreling! dreling! » Tout cela, certes, l'eut décidée sans la moindre hésitation, mais voilà! bonne-maman était orgueuilleuse; dans sa si jolie tête de vieille, toute fleurie de bon sens, l'orgueuil avait poussé, Dieu sait comment, ainsi l'on voit la folle-avoine faire poindre une tête effrontée entre

les épis de froment si droitement alignés. « — Si je reviens, » pensa bonne-maman, « ils vont se moquer de moi... Oui, Jacques et Louis qui courent si hardiment derrière les filles à la kermesse et rient des vieilles gens ; pour sûr ils se moqueront de moi, ils diront demain, à la fabrique : « Bonne-maman n'a pas voulu nous écouter, mais elle a eu peur quand elle a vu la neige... Oui, elle a méprisé nos avis et elle s'en allait fièrement, avec son beau bonnet et son châle à franges et vous auriez dit une grande dame... mais un peu de neige dans le chemin, et elle est revenue bien vite ! — Non, ils ne riront pas de moi, » pensa bonne-maman peu sagement, et la voici partie, droit devant elle, dans ce qu'elle supposait devoir être une route...

J'ai entendu dire qu'au moment même où elle s'avançait vers la plaine, les cloches s'étaient mises à sonner

plus vite, non ensemble mais l'une après l'autre, et puis la dernière éperdûment, éperdûment, jusqu'à ce que sa voix se brisât et mourût.

Bonne-maman était donc partie, au hasard, sur la grande nappe blanche... Et où marchait-elle, à présent ? Etait-ce la route ? Etait-ce un champ ? Vraiment on n'eut pu le dire. Si épaisse était la couche de neige qu'il était impossible de distinguer en dessous les pavés ou la terre durcie — mais pour rien au monde elle n'eut convenu de cela. Elle pensait : « Je suis sur le chemin : ici, la terre du fermier, à gauche le pré de Jean... en allant toujours tout droit j'arriverai dans une demi-heure. Dans une petite demi-heure je vais voir apparaître les premières maisons. » Elle pensait ainsi, pas trop sûre tout de même, et malgré les lamentations de petite dame raison qui

protestait dans un coin de son âme... Elle pleurait, la pauvre dame, son tablier sur sa tête, appuyée à la barre du poële... « Je vous dis, bonne-maman... » Ah ! oui, personne ne l'écoutait ! et le lutin de l'entêtement, à califourchon sur une flamme, se moquait d'elle et lui jetait des poignées d'étincelles au visage; et bonne-maman le laissait faire, bien qu'elle eût un peu honte, connaissant par son ange gardien que la bonne dame disait des choses sensées. — Elle laissait le lutin se moquer et tirer la langue, sachant bien que pour cela elle méritait un châtiment.

Cependant, quand après avoir marché vingt minutes... puis vingt-cinq... puis une demi-heure bonne-maman n'aperçut toujours rien, elle eut un frisson de peur qui la secoua de la tête aux pieds; mais, même en frissonnant ainsi elle se disait encore : « Je ne

crains rien, je ne suis pas perdue... peut-être me suis-je un peu écartée de la route... En obliquant à droite je ne peux manquer de la retrouver et dans cinq... non, dans dix minutes, je verrai des toits et des arbres... » car elle était plus têtue et déraisonnable qu'une enfant mal élevée. — Elle marcha donc à droite, et quand elle eut été ainsi pendant bien plus de temps qu'elle n'avait pensé, devant et derrière, et des deux côtés, la grande plaine de neige continuait de s'étendre, implacablement et touchant le ciel par tous ses bouts. — Alors elle dut bien se dire : « Je suis perdue... et pleurer dans son cœur des larmes gelées et misérables.

Je ne vous souhaite pas de connaître jamais l'horrible angoisse qui plia l'âme de la pauvre vieille, quand elle se vit perdue et seule sur l'immense étendue bleutée où elle n'était pas plus de

chose qu'un caillou noir, pas plus grande ni importante qu'un petit berger d'arche de Noë enfantine, jeté sur une pelouse de neige... Encore, s'il lui était donné tout-à-coup de se dresser sur sa rondelle de bois, à force de sautiller sans repos et sans découragement, le petit berger devrait bien finir par se retrouver devant la maison; mais hélas! pour être de chair et d'os les jambes de bonne-maman n'en allaient pas plus vite et allaient moins longtemps... Elles avaient froid, elles se plaignaient, parfois même, comme dans une velléité de révolte, semblaient ne plus vouloir avancer — « et que devenir, que devenir, se disait bonne-maman, si mes jambes ne me portent plus? »

Elle revint en arrière; la neige, à mesure, cachait les traces de ses pas et elle allait mollement, car on est bien plus lourd et plus usé quand la

confiance ne voltige pas devant soi... C'est une petite flamme rose qui badine et vous tire la langue, et, parfois, vous mène dans des pays étrangers et très loin d'où vous deviez être, mais cependant, tant qu'on la voit danser on ne se plaint de rien et la peine s'oublie, et on est prêt à la suivre encore, n'importe où elle voudra mener... La flamme s'était éteinte depuis ce moment où, s'étant retournée, bonne-maman avait vu la plaine indéfinie comme quelque monstre prêt à l'engloutir... et même avait-elle jamais brillé sur la neige ? Peureuse, elle était restée là-bas aux pieds du Christ, et des petits oiseaux allaient s'y réchauffer.

Des images effrayantes se dressaient, une à une, devant bonne-maman, à mesure qu'elle se décourageait davantage, comme des êtres sinistres et méchants qui s'amuseraient à arracher par lambeaux sa pauvre âme peu-

reuse... Oh! pour une si petite âme, c'était une bien grande étendue de neige et de pensée... C'était un bien grand ciel pour une petite âme habituée à le regarder à travers les vitres d'une fenêtre. — Elle en connaissait un seul coin, celui qui s'étend au-dessus de la place et où le coq du clocher s'élance triomphalement, le même qui baise au front les bois de sapins et les toits rouges. Ce ciel-ci était immense et sans yeux... Son regard était là-bas, sans doute, posé sur la maisonnette jaune?... Ici il n'y avait qu'un seul visage éteint, un immense visage penché, qui vous tuerait en vous baisant...

Dans beaucoup de tableaux lugubres, obstinément une même pensée venait hanter la vieille, jusqu'à la faire trembler sur ses jambes lasses. C'était le souvenir d'un chien qui avait hurlé toute une nuit de Noël et qu'on avait trouvé mort, gelé dans la neige, au

matin... Ah! ces hurlements lamentables et terribles! Elle les entendait encore! Elle avait beau enfouir les oreilles dans son châle, ils grelottaient de plus en plus près, et tout ce soir terrible revivait... Elle se retrouvait dans son lit, dressée, une sueur au front, et voici que de nouveau, elle se levait en hâte, se penchait à la fenêtre : — « Est-ce toi, Tom?... » Un grand silence; toutes les vitres sont noires... des tas de neige semblent des tombes... la lune disperse de grandes plaques jaunes sur le sol... Comme la place ressemble à un cimetière... et ces maisons silencieuses, ne dirait-on pas des gens qui veillent les morts? Comment avoir vécu tant d'années dans ce cimetière et le voir aujourd'hui seulement?... Oui, en ce moment, c'étaient ces choses qu'elle revoyait, et non seulement cela, mais des questions absurdes venaient s'agiter devant elle,

comme des pantins sautant au bout d'un fil... Qui était ce chien? d'où venait-il? pourquoi avait-il hurlé précisément cette nuit de Noël et l'angoissant, elle seule, de tout le village?... Elle allait mourir, mourir comme le chien, peut-être pour ne l'avoir pas secouru,... On raconterait plus tard aux enfants comment petite bonne-maman s'était perdue dans la neige pour n'avoir pas voulu écouter la cloche qui lui disait de revenir... dreling! ding! ding!... oui, la voix d'une autre petite bonne-maman bien plus vieille encore, et qui tricote depuis toujours dans la tour de l'église et avec ses aiguilles... ding!... frappe l'annonce à la messe sur des portes de fer...

Voyez-vous, elle commençait déjà à radoter un peu, comme si la mort se fût hâtée d'étendre un doigt sur son frêle cerveau... Elle serait sans doute

devenue folle tout-à-fait, elle serait revenue au village tenir de propos idiots, semblable à ces vieilles en enfance que les gamins poursuivent de leurs moqueries... Cette triste chose aurait pu arriver si tout-à-coup une vue inouïe, éblouissante ne l'avait jetée en arrière... et c'était tout simplement deux de ces gamins si cruels qui s'avançaient vers elle, en poussant devant eux une énorme boule de neige. Le cou tendu, les narines dilatées, la vieille s'arrêta : « Joseph! Antoine! » elle criait ainsi les premiers noms qui lui venaient aux lèvres, sans songer que ce n'étaient pas ceux de ces petits inconnus et qu'ils ne la comprendraient point... « Antoine! Antoine! » de toute la force de son âme palpitante.

Ces enfants n'étaient pas plus méchants que d'autres; c'étaient deux garçonnets qu'on avait envoyés jouer et ils s'en donnaient à cœur joie. — Ils

entendirent bien cette vieille crier vers eux, mais en quoi cela les regardait-ils?... Ils s'appelaient Charles et Philippe; ce Joseph, cet Antoine étaient sans doute deux petits garçons méchants enfuis de chez leur grand' mère?... Ils auraient bien pu s'approcher de la vieille et tâcher de l'aider, car elle semblait bien vieille et bien seule dans la plaine. Ils pensaient ainsi dans le fond de leurs cœurs, dans ce coin caché derrière le rideau que l'Enfant Jésus seul connait et soulève parfois; mais le jeu était si amusant! Et ils sifflotaient, évitant mutuellement leurs regards comme ceux qui savent mal faire; ils s'éloignèrent ainsi, et comme ils s'en allaient, il parut à la vieille qu'ils poussaient son cœur devant eux, son propre cœur, gelé, durci, énorme, bondissant sur la neige au hasard de leurs volontés...

Or, voyez comme il ne faut jamais désespérer, c'est à ce moment où tout semblait perdu qu'un grand espoir nouveau jaillit. En suivant la trace de la boule de neige, bonne-maman retrouverait les enfants... qui sait ? le village !... Cette idée lui donna des jambes et des yeux nouveaux, et la voilà partie, vaillante petite vieille, de toute son âme partie vers le retour.

Elle était vraiment une petite bonne-maman nouvelle, rajeunie, et mille fois plus douce et plus forte que l'ancienne, tandis qu'elle trottinait à travers mille réflexions profitables. Maintenant, et tout à coup, les vilaines images hurlantes s'étaient en allées de son cœur et d'autres visions toutes tièdes les avaient remplacées... Oui, et je crois que la flammèche rose revenait de loin danser devant elle, car elle se penchait à tout moment et regardait la trace avec des yeux humides... « A cette

heure, pensait-elle, Marianne a fini de diner, car il est bien plus de midi!... Et mon café chauffe doucement sur le côté du poêle. » Elle revoyait la cuisine, et les tableaux noircis et la cage des serins. Et elle revoyait encore la petite cour, et elle-même jetant du grain aux poules. — « Eh bien! bonne-maman, comment cela va-t-il? » — « Pas mal, Pierre, j'en ai encore pour quelques ans... — Et vos enfants, bonne-maman? — Et Catherine?... » Elle avait ainsi d'anciens menus propos tintant dans les oreilles. Oh! les jolies clochettes fidèles! Puis, tout à coup, s'apercevant combien elle en éprouvait de plaisir, elle se disait : « Non, non, je ne reverrai plus tout cela! Petite bonne-maman, vous n'irez plus jeter le grain aux poules!... » Elle tâchait de s'imaginer le village en émoi, les paysans partis à la nuit, avec leurs lanternes qu'ils lèvent parfois en criant bien haut :

« Bonne-maman !... petite... bon... ne... maman !... » Et elle promettait des cierges à la vierge, mais c'était cela par jeu, car elle se sentait approcher, la trace se déroulait devant elle comme un ruban, et c'en était fini de craindre.

***

Dois-je raconter encore comment après avoir marché un peu de temps bonne-maman se retrouva aux pieds de la croix, et comment elle se laissa tomber à genoux, avec un grand cri, et comment, dans la suite, elle écouta toujours les sages conseils?... Non, car vous l'avez deviné sans moi.

Mais l'histoire de petite bonne-maman m'a fait penser à ces cœurs simples qui se fatiguent un jour de regarder le clocher et les poules par une petite fenêtre. Ils partent comme

pour une promenade, une simple promenade dans la neige, et ils ne craignent rien parce qu'ils ont de bons yeux très clairs et des jambes vaillantes.

Eux aussi rencontrent des hommes qui leurs disent : « N'allez pas plus loin! vous allez vous perdre! » Mais ils rient et secouent la tête.

Et j'ai pensé cela avec infiniment de tendresse et de pitié, car je sais qu'ils auront à souffrir mainte angoisse avant de retrouver la croix où les mène la boule de neige des enfants...

Mais voici le soir venu, et bonne-maman ferme les volets gris.

PETIT GOSSE...

Petit Gosse...

A Julia Belval.

Petit gosse parti, un soir...

Un soir très clair, avant la nuit, quand les routes sont tièdes encore du soleil de tantôt et que les vaches reviennent des champs dans un nuage de poussière... A l'instant où la maman dit : « Le jour finit; on allumera bientôt... » et que le papa fume sa pipe au jardin... Et que les poules, une à une, grimpent au long de l'échelle et restent immobiles, en boules, un œil ouvert tout rond et fixe, plein de songe bizarre.

Petit gosse parti...

Il a son grand chapeau de paille; à cause de la forte chaleur, on ne lui a pas mis de blouse et ses bras sortent nus du corsage en coutil. Il a l'air très crâne tout de même, avec ses deux petis bras nus, raidis, et les menottes dans les poches, et les jambes écartées ayant, au bout, les petits sabots qui font clic-clac... Petit gosse parti; petit gosse en allé au clic-clac des sabots de bois et très crâne, avec ses petits bras, son petit pan de chemise envolé, son grand chapeau et ses grands yeux sous le bord du chapeau de jonc.

— J'irai, j'irai, dit petit gosse, jusque dans un autre pays.

Et le voilà parti — clic-clac, clic-clac — sur la grand'route qui mène au bois.

C'est par un soir très clair, c'est par un soir très doux, et le ciel est tout rose, là-bas, là-bas où regardent les grands yeux... Si rose, il fait penser à l'œuf en

fondant rose que les cloches ont jeté dans la touffe de violettes... Le ciel est un grand œuf de Pâques, la terre est herbue et fleurie — pâquerettes et campanules, — des deux côtés herbue, deux larges bandes à la route blanche. Il sent bon et des chiens aboient, au loin dans la campagne... et le grillon sonne sa sonnette d'argent, et l'on n'entend rien d'autre.

Petit gosse marche crânement, les deux mains dans ses poches; il tient la tête levée, et pour ceux qui sont loin, le bout du nez en l'air entre effrontément dans le ciel. A le voir ainsi, vous le croiriez parti à la conquête du paradis... Les sonnettes d'argent lui tintent dans les oreilles — ding, ding, ding, — le ciel rose lui entre dans les yeux, le ciel rose lui entre dans le nez, et jusqu'au pan de chemise qu'un coup de vent agite orgueilleusement, étendard glorieux et hardi : Ohé! ohé! à la conquête!

Pan de chemise et grands yeux et sabots à clic-clac s'arrêtent après un temps : Reposons-nous ; c'est bien gagné... s'installent sur un tertre où poussent des verveines — ouf! il fait chaud! — sur un tertre fleuri où les sauterelles vertes dansent une ronde du soir... et voilà petit gosse, les jambes pendantes, à regarder la lune toute ronde tomber dans un vieux arbre dont les feuilles sont noires sur le ciel.

Ah! le bon vieux arbre! on dirait Thomas, le vacher, quand il revient, le soir, le visage vers la terre... et ses rides! et ses grands bras!... Et cette branchette grêle et ces feuilles, disposées ainsi cela forme la silhouette d'un autre petit gosse, très crâne aussi, avec ses deux mains dans ses poches et une ligne sur l'épaule... Uu petit pêcheur qui regarde, penché sur une branche, un petit pêcheur qui aurait pris la lune...

— Tiens ! le pêcheur, il est joli ! Il a un petit cou et des joues toutes rondes, et des bras nus comme moi,.. Sa maman aura dit aussi : Il fait trop chaud, tu ne mettras plus ta blouse. — Où est ton filet?... où sont tes poissons?... Il a pêché des petits poissons d'argent, un s'agite encore au bout de la ligne, des petits poissons d'argent, des petits poissons d'or, des petits poissons d'émeraude...

— ... Des petits poissons en eau, dit nonchalamment le pêcheur.

— Ah ! vraiment?... C'est très joli les petits poissons en eau... Et où les avez-vous mis ?

— Là-bas.

Le pêcheur parle sans bouger; on ne distingue pas les traits de son visage. Il reste très immobile, au haut de sa branche, l'air fainéant, avec des menottes insolentes qui gonflent les poches de sa culotte.

— Là-bas.

— ...

— ... Je les ai pêchés dans la lune... Vous voyez, derrière moi?

— La lune! s'exclame petit gosse.

— Oui. C'est une petite mer ronde, toute en lumière blanche; quand on se penche au-dessus, on voit luire son visage comme une étoile qui rit, et les petits poissons sont en lumière aussi... Vous voyez celui-là, au bout de ma ligne? C'est un rayon de la mer-lune.

— C'est beau!

— Oui... On a des feux qui dansent autour de la tête, des fines flèches en flammes roses et bleues... Le sable du rivage est en feu, et les herbes sont en or vert. Cela brille, et c'est petit comme vous voyez; on en fait le tour avec son bras.

— Oh!

— ... Après avoir beaucoup pêché, j'étais fatigué, et pour prendre tout d'une fois, j'ai pêché la lune... La voyez-vous?

— Oui, dit petit gosse.

Il voit alors que ce qu'il prenait pour un poisson d'argent est la lune ronde, accrochée au bout de la ligne... la ligne sans corde et sans hameçon, seulement un bâton de ligne avec, au bout, la lune, percée au milieu comme une grosse pomme.

— Et vous pêchez souvent comme cela?

— Oui, souvent; mais, pour la lune, c'est la première fois que je la prends... Maman sera contente; nous la mettrons sous globe, dans la belle chambre, à la place de la vierge qui a le front fendu; cela nous éclairera, et de temps en temps j'irai y pêcher des petits poissons d'argent. »

Le pêcheur ne dit plus rien, et petit gosse regarde, émerveillé. Comme il lève la tête très fort, son nez cogne le ciel, ce qui le fait rire, — mais le pêcheur, lui, ne rit pas. Il ne parle plus,

il ne bouge pas, mais un souffle de vent passe... Alors, sa tête se détache un peu et flotte au-dessus de son cou grêle, des bras nus, du petit corps crâne et nonchalant toujours immobile, les mains dans les poches... Il semble presque faire flotter sa tête ainsi par moquerie et bravade, comme d'autres font un pied-de-nez — et par plaisir aussi, comme on fait monter un ballon, doucement balancé dans un beau ciel d'été...

Petit gosse éveillé...

D'abord il croit être chez lui et qu'il a dormi — il fait ainsi souvent — sur la table de la cuisine. Il frotte ses yeux et appelle sa maman : « Maman, j'ai sommeil, couche-moi dans mon lit. » Mais la maman ne répond pas et... la lampe brille étrangement. Petit gosse frotte encore ses yeux, et voilà qu'il se regarde, tout seul sous un ciel si grand

qu'on n'en voit pas la fin ; tout seul sur un petit tertre, au bord d'une longue, longue route, dans une clarté de nuit, devant un vieux arbre où un petit pêcheur le regarde moqueusement, penché sur une branche...

Il fait silencieux comme à l'église après la messe, quand tout le monde est sorti et que le clerc éteint les cierges; les brins d'herbe ont fermé leurs yeux. Personne ne passe sur la route et il n'y a pas de maisons. — Il est tard, peut-être, si tard, si tard que tout le monde dort, — et, peut-être, il a été loin, petit gosse perdu, dans un pays où il n'y a personne, où on ne le retrouvera jamais, où des sauterelles vivent seuls, sous la garde d'un petit pêcheur.

Petit gosse, épouvanté, se lève tout droit sur son tertre de fleurs. — Il n'est plus crâne, il pleure... le bout de chemise pend piteusement, le joli bout

de chemise : Ohé ! ohé ! à la conquête !... Il court jusqu'au milieu de la route, clic-clac, clic-clac, les tristes sabots de bois !... Il regarde à droite ; c'est la forêt, une effrayante masse noire ; il regarde à gauche... et à force de regarder à gauche, il voit sa maison, une toute petite maison, mais si petite qu'on se demande comment il fera pour y rentrer...

Tout de même, il se met en route, le cœur battant dans sa gorge ; il songe à son papa, le forgeron, et au bruit clair du marteau sur l'enclume. Entendra-t-il encore ses marteaux ?... Il songe aux apprentis, avec leurs visages noirs, à sa maman, qui tricote des bas, dans les soirées, sous la lumière de la lampe en cuivre... Il les revoit tous, et ses petits camarades de l'école, et le chien du fermier qui aboie quand il passe... Les larmes coulent, laissent des traces noirs sur son visage... Petit gosse, petit gosse perdu...

— Où allez-vous ainsi, petit gosse ?

C'est un homme qui l'arrête, un brave homme avec une figure gaie.

— Je retourne chez nous, dit petit gosse.

— Et pourquoi pleurez-vous ?

— Parce que c'est si loin ! dit encore petit gosse.

Alors l'homme se met à rire et le prend sur son épaule; ils partent, ils vont vite, vite, et la maison grandit à chaque pas. « Tout de même, on y entrera bien », dit petit gosse. Et il songe qu'il faudra donner une goutte à ce brave homme... Et, comme il n'a plus peur du tout, il songe encore aux étranges propos du petit pêcheur, penché au-dessus de la branche, avec la lune au bout de sa ligne, percée au milieu comme une grosse pomme.

L'ŒUVRE

L'Œuvre

A Monsieur Elisée Reclus.

Ils habitaient ensemble la petite maison à volets roses qui domine la vallée et rit si simplement entre les branches vertes des ormes. Sur la marche usée qui est devant la porte, l'un avait creusé, avec la pointe d'un clou, deux J entrelacés... et plus loin était un trou rond où ils faisaient la soupe avec de l'eau et des brins d'herbe, quand ils étaient petits enfants en robes courtes, et qu'ils jouaient au ménage, assis l'un près de l'autre. Maintenant c'étaient des hommes, Jacques et Jean, deux frères jumeaux

et orphelins, et le soir, à l'époque des abeilles, leur journée de travail finie, ils venaient s'asseoir comme autrefois, l'un près de l'autre, le dos appuyé à la porte ; Jacques, parfois, mettait un doigt dans le trou où, jadis, on faisait la soupe; du coin de son mouchoir rouge Jean frottait parfois les vieilles lettres gravées dans la pierre, et tous les deux avaient un peu de rêve au fond des yeux.

Ils étaient maçons.

Jacques avait dit un jour : « Si tu le veux bien, nous ne nous marierons pas; nous vivrons ensemble toute la vie; nous aimant comme aujourd'hui, et sans crainte de déplaire à une femme. » — Après un peu de réflexion, Jean dit : — Tu as raison; les ouvriers doivent être libres... Un jour, peut-être, nous irons là-bas, nous aussi. » — Il étendait le bras vers le chemin de la montagne qui conduit à la ville loin-

taine, là où plusieurs s'en sont allés, qu'on n'a jamais revus. — C'était en hiver, on entendait la pluie glisser lugubrement ses doigts au long des vitres ; dans la nuit il avait gelé... Mais quand revinrent les abeilles et leurs bourdonnements parfumés de rose, et que les enfants recommencèrent à s'éparpiller dans les chemins avec, au dos, le sac brun d'écolier, et qu'on les entendit chanter la petite vie qui s'accroche aux branches des arbres... alors que les filles sont rêveuses et perdent leurs faucilles dans l'herbe, tandis que leurs yeux regardent au loin, ils eurent un trouble et un remords ; mais, simplement et loyalement, comme ils faisaient toutes choses, ils s'avouèrent leur secret — et, le même jour, ils se marièrent dans la petite église fleurie de lys et de roses d'or.

Au seuil de la maisonnette où ils

vivaient ensemble, Jacques et Jean regardaient vers les chemins qui montent. — En été, les blés jaunes là-bas frissonnent et ondulent, courbant les rouges têtes des coquelicots, chaque souffle nouveau de la brise qui souffle amène un papillon — et c'était ainsi dans le temps ancien où, seuls pourtant, ils avaient des frissons de vie bonne à regarder pousser l'herbe au bord des routes, et les filles revenir du champs, pliées sous le poids du sac de fourrage qu'elles portent sur l'épaule. — Ainsi les gamins encore se groupaient autour de la fontaine et s'amusaient à se faire des grimaces dans l'eau, tandis que les fillettes assises sur une pierre, l'ardoise entre les genoux, écrivaient leur devoir, et que les tout petits faisaient : « hou! hou! » à la vache brune... Ce leur était une joie de se retrouver ainsi à voir ces choses anciennes, après tant d'ans passés, sans

que rien eût altéré jamais la sérénité de leurs âmes. — Ils avaient été le tout petit qui fait : hou! hou! à la vache brune, et le gamin penché sur la fontaine, et puis l'ouvrier joyeux qui descend le chemin en chantant; mais si insensiblement ils avaient passé d'une phase à l'autre phase, et leurs vies étaient une eau qui coule sur de la mousse, reflétant des toits rouges et un bout de ciel calme de la source à là-bas, aussi loin qu'on peut voir... Maintenant, tandis qu'ils suivaient d'un œil doux la fumée de leurs pipes envolée vers le ciel, ils entendaient dans la maison le pas des deux femmes faire craquer le sable du plancher — o les petits pas bénis! Ainsi deux voix douces qui chuchoteraient sans cesse des choses heureuses. — Ils écoutaient : la bouilloire chantonnait de l'espoir qu'elle avait chantonné jadis à de vieilles mères flétries... un meu-

ble remué... la brebis qui bèle dans l'étable... Et c'était, avec l'insouciance du lendemain, la joie du repos après une journée de labeur facile, la joie du repos sans jamais le désir de s'en aller travailler là-bas, plus loin, vers les chemins qui montent entre les ormes droits.

Puis vinrent deux petits enfants qui firent la soupe, avec de l'eau et des brins d'herbe, dans le trou de la marche usée...

Puis, très étrangement, tout cela finit un jour.

Un jour, tandis que Jean travaillait dans son jardin, il entendit une voix chuchoter près de lui. — Il tourna la tête : personne n'était là... Un peu de vent passait dans les feuilles. — « C'est le vent », se dit Jean. — Mais le len-

demain, d'autres jours, et pendant des semaines le même fait bizarre se reproduisit.

C'était une voix étrange, monotone et implacable, qui de nuit et de jour, incessamment redisait la même chose : Fais ton œuvre.., Fais ton œuvre. N'avait-elle pas parlé tandis que Jean écoutait les battements lourds du balancier ? — Elle était comme un balancier inflexible agitant également sa masse pesante dans son cœur... Tout le jour, elle l'accompagnait... Il s'éveillait dans l'ombre pour l'écouter; et son tic-tac énorme tombait sur le front de sa vie comme de l'eau glacée, goutte à goutte...

Uue nuit, n'y tenant plus, Jean se leva; il s'habilla à la hâte, tâtonnant dans l'ombre, et sortit de la maison furtivement, avec des yeux hagards.

La porte grinça comme il l'ouvrait; il la retint avec son pied, écouta... Rien n'avait bougé; la femme et l'enfant

dormaient; on entendait leurs respirations égales, et puis aussi cette horloge qui répondait à quelque chose en lui. Il se glissa dans la nuit comme un voleur.

Une ombre épaisse et lourde tombait d'un ciel de plomb. — C'était en hiver; sans lune, sans étoiles; il avait neigé... la nuit descendait sur une immense nappe blanche, et les deux infinis semblaient s'étreindre dans le silence... Comme si là elle eut été plus forte et plus certaine, la voix s'éleva, colossale, du fond de l'âme de Jean. — Alors il se laissa glisser à genoux dans la neige en murmurant : Mon Dieu!... Mais il se releva effaré; car une autre voix, comme un écho, à une faible distance avait redit : Mon Dieu.

— C'est toi Jacques?

— C'est toi Jean?

Ils s'étaient reconnus tout de suite, et maintenant ils étendaient les bras

sans se voir, avec des tâtonnements et des mains de misère...

Jean dit :

— Je ne sais pas où tu es... La nuit et la neige sont des abîmes où je me perds. — Penses-tu que je marche vers toi?

— Je ne sais, dit Jacques.

Ils restèrent un moment silencieux à trembler de froid et de peur... Maintenant la maison leur semblait si petite, un si infime point dans la neige qu'ils ne pourraient la retrouver, et ils avaient la crainte angoissante de ne pas se rejoindre, de se parler ainsi, sans savoir d'où, à travers des ténèbres énormes.

— Jean!

— Quoi?

— N'entends-tu rien?

— Si!

— Mon Dieu! Et cela m'écrase le cœur!

— Chut !... Il faut faire une œuvre...

Un silence encore, puis, tout à coup, ils se trouvèrent très près l'un de l'autre, à la porte de la maison... Et, chuchotant, les mains étreintes et sanglotantes :

— Entends-tu ?

La voix parlait toujours.

Dès que le jour parut, Jacques et Jean se levèrent ; ils firent un paquet de leurs outils et de leurs vêtements. Sans s'être rien dit, chacun savait ce que voulait l'autre et ils ne se parlaient point. Quand ils eurent fini, ils éveillèrent les femmes.

Il gelait, des branches grêles couvertes de neige venaient frapper la fenêtre.

— Femme », dit Jean, « levez-vous ; voici que nous partons...

Elles étaient mal éveillées encore et se frottaient les yeux de leurs poings, sans comprendre ce qu'ils disaient, car

elles croyaient qu'ils s'en allaient à leur besogne habituelle. Mais quand elle vit les paquets et l'armoire presque vide, la femme de Jacques s'étonna.

— Où allez-vous? » dit-elle. « Et pourquoi vous habiller ainsi? »

Jacques dit gravement :

— Ecoute : Nous n'avons fait encore que des petits travaux faciles et sans importance, mais une voix a parlé : Avec l'argent que nous avons gagné, nous allons bâtir chacun une maison immense. — Nous reviendrons quand l'œuvre sera achevée.

A ces étranges paroles les femmes se mirent à pleurer, mais, comme d'habitude, elles allumèrent le feu et préparèrent les tartines... Un mince rayon de soleil pâle se glissait dans la chambre, brisé aux angles des meubles, et c'était comme une lumière de joie fanée et très ancienne, qui fut venue regarder tristement vers l'avenir.

Les frères mangeaient en silence ; — une vie nouvelle et grave mettait une étincelle d'argent dans leurs regards. La porte de la maison était ouverte ; un peu de lumière rousse s'éparpillait au seuil ; au loin, on entendit un chariot rouler lentement. Les vieilles images pieuses étaient toutes à leurs places — et n'est-ce pas étonnant de les voir rangées aux murs ainsi qu'on les a toujours vues quand dans la chambre de l'âme c'est un si grand bouleversement ? — Aussi sur la cheminée un St-Joseph noirci élevait l'enfant Jesus, et comme le regard de Jacques tombait par hasard sur le trou de la marche, il détourna les yeux et se leva brusquement :

— Il est temps.

Sa femme était entrée dans la chambre à coucher ; à ses paroles elle revint, et elle tenait l'enfant sur son cœur ; le petit n'était pas éveillé

encore. Elle le posa tout endormi dans les bras de son père et s'assit en joignant les mains.

— Allez », dit-elle.

L'homme prit l'enfant.

Il était petit, il était beau,., il avait une fossette au menton et dans la joue droite comme si un ange, chaque nuit, fut venu le baiser là... Ses paupières étaient calmes et sa bouche entr'ouverte. Ses petites jambes pendaient... On voyait à son cou les grains jaunes d'un collier d'ambre ; Jacques se mit à baiser chaque grain, l'un après l'autre, et ses lèvres tremblaient.

— Allons ! dit Jean...

Jacques pleura :

— Attends donc !... Tu n'embrasses pas ton enfant ?

— C'est inutile, il dort... Viens, Jacques, il faut...

L'homme, alors, posa le petit à terre, mais voici qu'il s'éveilla et

s'accrocha à ses jambes, mais bien que son cœur fut à demi brisé, Jacques le repoussa doucement vers sa mère. Comme ils sortaient, la femme de Jean se jeta sur la porte en criant :

— Vous ne vous en irez pas comme cela !.. De quoi allons-nous vivre quand vous serez partis ?

— Il y a de l'argent dans le coffre, dit Jacques.

— Et quand il n'y aura plus d'argent ?

— Vous vendrez la maison.

— Et quand il n'y aura plus de maison ni d'argent?

— A la grâce de Dieu !

— Regarde autour de toi, Jacques ! » dit la femme en se cramponnant à lui, « une dernière fois regarde ta maison ! »

Il regarda, et voici que c'était l'été avec les fleurs épanouies dans les vases de faïence et les guêpes qui se cognent aux vitres... et, par la porte

entr'ouverte, se voyait la chambre à coucher, avec le lit défait et le berceau où traînait un petit chausson de laine... Et c'était, par bouffées, les parfums doux des soirs anciens tandis que le petit, en chemise, grelottait dans le soleil triste et que la mère pleurait dans ses mains jointes... et, là-bas, la petite fenêtre au rideau levé sur les chemins blancs... Et c'était tout cela, avec le mur à demi élevé où les deux maçons ne travailleront plus, et le St-Joseph noirci et les images pieuses, et puis encore, cette marche usée avec un trou...

— Adieu, dit Jacques.

... Ils sortirent lentement en refermant la porte.

***

Dans la grande ville sombre, aux deux bouts d'un terrain où l'herbe ne

poussait plus sous les déchets de briques et les cendres, où le ciel toujours obscurci de fumée ne ressemblait pas au ciel du village, ils commencèrent leurs maisons. De la distance où ils étaient l'un de l'autre, ils pouvaient se parler, en criant fort dans leurs mains en cornet, et ainsi, les premiers jours, ils s'envoyaient sans cesse des choses de leur village, souvenirs frêles et jolis, libellules bleues, mouches nacrées, tout une lâchée d'insectes aux attouchements soyeux qui voltigeaient, légers, dans l'air toujours brûmeux. Ils parlaient de choses simples : ainsi d'une fillette qu'ils voyaient chaque jour descendre vers l'école et des hêtres de la grand' route, où nichent des pinsons... Ils aimaient à dresser en ombres autour d'eux la route, et les sorbiers en fruits, le ruisseau fleuri d'anémones, les maisonnettes coquettes, les toits roses dans

leurs nids de branches et mille choses de jadis qui déjà semblait loin !.. Mais, peu à peu, les paroles mêmes furent des épines à leurs âmes déchirées, et, dans de longs silences, ils laissaient leurs vies solitaires fuir vers des visions fixes... Jean surtout ; il avait accroché son âme à des ailes légères toujours en allées vers là-bas et qui revenaient parfois en entraînant des choses au bout de leurs plumes — et ce fut un jour le chant d'une fauvette...

— Entends-tu, dit-il.

— Quoi donc ?

— L'oiseau... la fauvette...

— Ah ! fit Jacques.

Il croisa ses mains calleuses, tendant l'oreille anxieusement. — Comme une mer houleuse, dans le fond de son âme, la voix grondait mystérieusement... pourtant à force d'écouter, il perçut le chant de l'oiseau.

— J'entends! j'entends!

Jean leva le doigt. — Ils étaient assis au bord du mur qu'ils élevaient chacun et presqu'à même hauteur, mais autour d'eux et un à un surgis, les arbres, les maisons, les chaumières penchées, le toit de l'école où s'éparpille la pâle poussière du soleil levant, s'étaient élevés dans une vapeur de rêve... et sur tout cela, et sur eux, la fauvette égouttait les perles de son chant doux, monotone, exquis, débordant sur leurs cœurs...

La fauvette! le village!

Ils s'étonnaient parfois d'avoir pu quitter ces choses, et la femme et l'enfant, et les vieux, au seuil des vieilles maisons, et les fillettes qui descendent le chemin en croquant des noisettes, et encore le jardin planté d'arbres anciens, avec ses chemins de cendre... Et pourquoi ?... pour une voix qui avait parlé! Mais si impérieuse était cette

voix! Ils sentaient que si c'eût été à refaire, ils l'eussent refait encore... oui, franchir lc seuil et s'en aller vers les chemins blancs entrecroisés, tandis que l'enfant dort dans les bras de sa mère, sa petite bouche ouverte ingénument, ses petites jambes pendantes, avec, au cou, les grains de son collier d'ambre baisés l'un après l'autre... Après un long regard, et tant d'années passées entre le Saint-Joseph noirci, et les murs de chaux, et la marche usée avec un trou...

Et puis l'enfant, et son collier d'ambre!

— Je n'ai pas revu le mien! » pensait Jean. Et il imaginait dans quelle pose gracieuse le petit dormait, peut-être, quand ils étaient partis, et comment il avait appelé : Papa! en courant en chemise à travers la chambre... Oh! cette petite voix! frêle, et vieillotte des trous de gencives où les dents n'ont

pas encore poussé... frêle et vieillotte comme si elle eut appelé tant et tant qu'elle en fut usée... Son cœur grelottait à l'entendre, mais pour l'œuvre à accomplir, Jean serait mort à deux pas de l'enfant sans détourner la tête... car cette maison qu'il bâtissait de par l'ordre de Dieu, c'était le labeur douloureux qui devait consacrer sa vie. — Elle serait immense; son toit toucherait le ciel; chacun verrait que Jean avait accompli l'œuvre...

Pourtant la voix parlait toujours.

Du temps passa ainsi, un temps long, mais ils n'avaient plus la notion des années; pourtant ils se sentaient changer et vieillir; ils étaient tristes et ne se parlaient plus que rarement. — Une fois ils plantèrent quelques fleurs autour d'eux, mais elles dépérirent et moururent, et d'autres furent écrasées sous les éclats de pierre... Ceux qui

passaient s'arrêtaient parfois à considérer ces deux ouvriers qui bâtissaient, chacun seul, une maison si haute, mais on finit par s'habituer à les voir là, et les maisons s'élevaient, ils étaient là-haut, comme des oiseaux au bout de branches gigantesques, et le soir, ces deux ombres falottes faisaient peur aux enfants.

Un jour, ils atteignirent le toit, et ce jour-là, Jacques appela :

— Jean!

Il avait, à présent, une voix vieille et pauvre, et cassée; si tenue! on eut dit un fil toujonrs prêt de se rompre — et cela tremblota dans l'air...

— Quoi?

— ... La fauvette... Tu l'entends encore?

Jean chevrota :

— Depuis bien longtemps je ne l'entends plus; voici que plus rien ne s'amène!

— Rien ne s'amène?

— Oui, de là-bas!... les parfums, les ailes... Jacques!

A travers ses mains en cornet, l'autre demanda :

— Quoi donc encore?

— Il me semble... N'as-tu pas de rides?

— Si, et ma barbe est blanche, dit Jacques.

— Aussi la mienne; elle descend jusqu'à ma ceinture.

— Mes dents branlent...

— Oui... Et les vieilles mains qui ne vont plus...

Ils se turent.

Pourtant, les maisons furent achevées.

Ils descendaient lentement l'échelle, vacillante où ils avaient été tant d'années, et c'était si long qu'ils craignaient de n'arriver au bout. — Jusqu'alors ils

avaient monté et descendu en rêve sans rien voir autour d'eux, mais maintenant que l'œuvre était finie, voici que les choses reprenaient leurs formes et leur vérité... Mon Dieu! ces grands hommes de là-haut, c'étaient deux petits vieux, courbés, ridés, entre des choses énormes...

— Mon pauvre Jacques!

— Mon pauvre Jean!

Ils se regardaient, silencieux et défiants, avec des yeux sournois. Depuis tant de temps passé sans s'approcher, ils s'étaient déshabitués de l'étreinte des mains et des cœurs... et puis, longtemps, là-haut, ils avaient pensé à cette œuvre qu'ils accomplissaient tous deux, et maintenant ils se demandaient laquelle serait la plus parfaite, avec une jalousie qui creusait leurs deux cœurs.

Ils s'éloignèrent un peu; un grand orgueil faisait battre leurs tempes, et c'était la première minute bonne depuis

les ans qu'ils avaient quitté le village! Ils avaient la joie énorme d'avoir été forts et vaillants pour faire ce qui devait être fait — et ils reculaient, une main au dessus des yeux, les deux petits maçons, pour mieux voir leurs très grandes maisons.

Elles étaient immenses, elles étaient monstrueuses, lourdes et tristes de toutes leurs pierres grises, en face l'une de l'autre comme deux ennemies, également laides et puissantes, avec leurs yeux indifférents ouverts sur les fumées, les murs, les toits sales. Devant elles les petits maçons semblaient deux mouches à peine; alors comme un vertige d'orgueil les faisait chanceler, soudain leurs yeux s'égarèrent, ils arrêtèrent le geste de leurs bras triomphants, pâles, hagards, les genoux entrechoqués, comme en cette nuit lointaine, la dernière du passé...

— Entends-tu?

... La même voix terrifiante s'était élevée du fond de leurs âmes — et comme d'énormes cloches sonnant sous leurs fronts morts, elle redisait inflexiblement : Fais ton œuvre... fais ton œuvre...

Et ce fut à chacun comme si la maison s'écroulait sur son cœur.

***

Un matin clair d'avril... le ciel sortait lentement de son enveloppe de brûme rose ; c'était l'heure où les petits enfants s'en vont deux à deux, et se tenant la main, à travers les rubans dénoués du soleil. — Dans les branches, les frous-frous d'ailes se mêlaient au claquement des feuilles et les voix très aiguës des moineaux lançaient des fusées de cris comme des gerbes d'étincelles. — On entendait, dans tout cela, des voix qui criaient « hue! » tandis

qu'un fouet claque brusquement, et un enfant pleurer au fond d'une chambre. Un peu de vent secouait à terre une jonchée de pétales blancs, et tous ces bruits semblaient paisibles et joyeux.

La servante de la ferme descendait la route derrière les vaches blanches et noires qui s'arrêtaient parfois, pour happer un peu d'herbe toute perlée de rosée. — Au loin, un gamin suivi d'un gros chien dégringolait la pente d'un talus vert; une femme les regardait, une main au-dessus des yeux, au seuil d'une maisonnette qui semblait un jou-jou; le fichu rouge de ses cheveux faisait une tache éclatante sur le ciel d'argent... déjà les poules caquetaient aux marches des chaumières et les premiers chariots roulaient lentement dans les chemins creux... Une petite fille qui sortait pour tirer de l'eau à la pompe, s'arrêta tout à coup, un pied nu au bord du bac de pierre et l'anse

du sceau dans ses deux mains, à regarder quelque chose, là-bas, à travers les mèches rousses de ses cheveux emmêlés.

Deux petits vieillards arrivaient vers elle; ils portaient le tablier blanc de maçon, et un gros bâton dans la main; ils devaient avoir cent ans pour le moins, car ils étaient plus courbés et branlants que tous ceux qu'on a vus... Ils arrivaient, tout dorés de la fraîche lumière du matin; leurs grandes barbes blanches les faisaient ressembler à deux saints tout à coup descendus de leurs niches... A quelques pas de la petite, ils s'arrêtèrent.

— Pourriez-vous nous indiquer la demeure de Jacques et de Jean?

Ils parlaient d'une voix chevrottante comme en ont les vieux qui vont bientôt se taire... La fillette les regarda avec de grands yeux sauvages, et puis elle passa la tête dans la maison.

— M' an! eh! m' an !

Une femme en jupon court parut à la porte; elle avait les manches retroussées jusqu'aux coudes et les bras tout blancs d'écume; elle écouta les vieux en secouant la tête.

— Je ne sais de qui vous parlez », dit-elle doucement. « mais voici mon père qui vit ici depuis toujours et peut-être pourra-t-il vous aider. »

Comme elle disait ces mots, un vieillard en blouse sortit de la maison; il regarda les vieux avec des yeux perçants, puis il dit :

— Jacques et Jean?... Voilà bien des ans, ils sont partis d'ici, abandonnant femme et enfant... Les femmes sont mortes de misère, les petits enfants aussi. »

Les vieux ne répondirent pas. Les yeux un peu plus ouverts, ils semblaient regarder quelque chose derrière eux. Des gamins s'étaient rassemblés

et écoutaient en retenant leur souffle... Un chien aboya... On le fit taire impérieusement.

Enfin Jacques demanda :

— Et la maison... Où est la maison?

— Là-bas, au haut du sentier que voici; c'est mon petit fils qui l'habite.

— Oui, pensa Jean, « nous leur avions dit de vendre la maison.

Ils s'éloignèrent.

Les vieux marchaient, les bras ballants et comme cassés, et des images soigneusement voilées déchiraient soudain leur enveloppe pour apparaître, encore trempées de larmes et fanées de baisers... Et c'étaient les journées anciennes où l'ouvrier joyeux chante avec ses compagnons sous le ciel bleu zébré de rose, les guèpes bourdonnantes autour de l'églantier, puis le jour du départ et la porte lentement refermée sur les femmes qui pleurent et l'enfant

endormi. « — Jacques, tu as baisé le tien ?...

— Oui, oui, sur son collier... Et comme ses petits yeux riaient dans le soleil... » — « Le mien dormait; tu sais, il appuyait la tête sur sa menotte fermée... » — Ils échangeaient ainsi de très naïfs propos tandis que des larmes, une à une, coulaient au creux de leurs rides... Ils avaient les yeux grands ouverts sur des choses infiniment loin.

Jacques dit :

— Tout de même, nous nous sommes trompés et nous aurions pu rester au village ?

— Peut-être, dit Jean, « mais qu'était-ce donc ?

L'autre ne répondit pas. Par une porte ouverte, au fond de leurs cœurs, ils regardaient un jouet sur une planche... un petit bas à terre et une pomme rouler dans du soleil. Ils mon-

taient le sentier connu, et là on n'avait pas abattu d'arbres, et les sorbiers fleuris agitaient doucement leur dentelle sous la brise. — Un enfant vint les regarder à travers un trou de haie.

Cette tête d'enfant, dans les mûriers, combien de fois ils l'avaient vue dans leurs rêves! Et là-bas, le verger avec ses troncs tordus et la floraison blanche des arbres, épanouie au-dessus du front des vaches qui ruminent... Ici le sentier fait un coude, et voici la petite rigole où coule sans cesse un peu d'eau claire, les sauterelles immobiles dans l'herbe, les caillous aux veines bleues... Et voici la maison avec ses volets roses.

Ils s'arrêtèrent et firent : Ah! seulement. — Quand on est très vieux, les paroles sont usées et, couchées au fond de l'âme, ont grand peine à remonter aux lèvres... Et eux étaient bien vieux, bien vieux; les années de douleur

comptent double et ils avaient au cœur la minute d'écroulement qui vaut cinquante années.

Ils vinrent tout près et, timidement, comme le front d'un enfant ils caressèrent la porte. — La maison était fermée encore; on entendait une femme qui grondait un bébé... quelque chose grelotta en eux.

... L'épouse, le gamin qui serait un homme et qui dormait dans le berceau, avec ses yeux de fleurs entr'ouverts; ce petit chausson vide et les brassières rangées au fond d'une armoire qu'on n'ouvrira plus...

Quand on est vieux et qu'on revient au village, les mains tremblantes et qui lâchent l'outil, on ne peut pas songer à recommencer sa vie?... Et pourtant, au fond de leurs cœurs, la voix inflexible parlait toujours :

Fais ton œuvre.

Ils regardaient autour d'eux, stupides et les jambes molles, fatigués, brisés, tant qu'ils se tenaient à peine. — Jean avisa un bloc de pierre à demi enterré dans le sol; il s'y assit, machinalement.

— Tiens, » dit Jacques, « il y était déjà dans le temps. »

— Oui.

Ils regardaient la pierre avec un attendrissement, et le regret des très petites choses passées inaperçues dans le chemin de leur vie les prenait tout à coup. — Jean dit :

— Elle est restée là tant d'années, inutile... Nous aurions pu la soulever et la porter dans le jardin... Cela aurait fait un banc pour les femmes.

— Oui, » dit encore Jacques.

Il suivait des yeux, distraitement, la tresse dénouée d'un nuage... elle balança, puis fondit ainsi qu'une caresse ; et Jean disait :

— Là, au sommet du talus, on aurait planté des fleurs tout autour... De là-haut les enfants auraient vu le village et les chemins de sable qui mènent vers la montagne... En été, on aurait invité les voisins.

Oui...

Sans y songer, ils avaient pris les deux bouts de la pierre et tentaient de la soulever... mais, tout à coup, elle leur échappa des mains et ils se regardèrent avec des yeux hagards...

... Car la voix s'était tue.

— Je... Je ne l'entends plus, » dit Jacques.

— Ni moi.

Ils écoutèrent, et une immense tristesse se levait dans le silence. — Puis Jean dit :

— Alors, l'œuvre, c'était cela?

Devant la simplicité de la chose, leurs cœurs se brisaient tout doucement, comme un objet très vieux dans

une main délicate; ils songeaient aux maisons de là-bas, vides et dressées stupidement vers le ciel, à la femme, aux enfants morts, et ils restaient, stupides, à regarder avec leurs yeux lassés, des choses qui n'avaient pas été.

SUR LA ROUTE

Sur la Route

A Marie Closset.

La route s'étendait indéfiniment dans le brouillard. D'où étions-nous partis? Où allions-nous? En avant, en arrière, le nuage de brûme voilait mélancoliquement les choses... Et nous avions cette impression que la mer devait être au loin, tout autour de nous. La lune glissait une pâle clarté blanche dans le chemin humide où nos pas frappaient mou... Il était tard déjà; ni but, ni point de départ : c'était étrange. Nous étions des ombres dans des ombres. Les arbres semblaient à des distances alors qu'ils

étaient proches, à des distances, surgis de grands lacs rêveurs.

Reine et Alex qui marchaient en avant se retournèrent tout à coup :

— Toujours tout droit ?

— Mais oui; voyez-vous autre chose?

— Rien que la route sans fin... C'est effrayant.

Ils rirent d'un rire perdu et loin : je vis Reine pencher ses cheveux fantômes vers la poitrine d'Alex. Ils étaient brouillés, confondus dans le gris... leurs deux têtes s'estompaient vaguement, l'une sur l'autre penchée.

— Voici que nous allons depuis des heures, dit Reine, et je ne me sens pas fatiguée.

— Pas de fatigue, « dit Alex.

— ... Avez-vous remarqué ces sortes de fumées accrochées dans les branches : on dirait des linges morts.

— On dirait ! C'est tout bonnement une ouate où se nichent des feuilles

vertes ; le soleil la déchire et fait éclater du printemps... Tenez, nos voix elles-mêmes ne sont-elles pas mortes ?

— ... Oui !

— Et pourtant, écoutez l'écho : « Reine ! »

Faiblement, dans un fond perdu, un lambeau du mot tomba comme dans une fosse... Reine et Alex écoutaient ; de loin ils étaient des statues de brouillard ; leurs voix venaient à nous portées par les molles vapeurs, dispersées en route, presqu'éteintes...

D'un monde, là-bas, Alex cria encore :

— Nous repartons ?

Il attendit un instant, avec Reine suspendue à son bras... A demi effacés tout deux, si bien que Claire dit : « Où sont-ils ? » Puis, les apercevant aussitôt : en avant ! Et nous reprîmes la route sans fin.

Le silence était entre nous trois ;

Claire et Agnès se tenaient la main; sur leurs mignonnes figures semblables, la lune jetait des reflets bizarres. Je les regardais marcher, leurs tailles flexibles courbées un peu, avec les chevelures flottantes balancées qui accrochaient le brouillard en passant... Nous étions trois fantômes sur la route et nous ne disions rien. Un peu de ténèbres erraient autour des yeux d'Agnès; ses cheveux châtains ne prenaient pas de lumière, mais ils avaient des ondulations douces et lustrées comme les vagues d'une petite mer de cheveux. Les boucles de Claire étincelaient en or et en argent; et courts, et légers, et fous, ses cheveux frisés autour du front s'envolaient au souffle d'un mot; d'autres battaient ses épaules comme une caresse d'aile légère... il en venait dans ses yeux rieurs où le soleil avait laissé sa trace... Elle avait les mots d'une chanson sur les lèvres, Agnès les

répétait tout bas : je les regardais aller, les mains entrelacées.

Tout à coup, en rêve, Agnès demanda :

— Te souviens-tu de Daisy?

— Daisy? la petite étrangère au front auréolé... Celle qui cherchait des mondes au ciel? Je m'en souviens un peu.

— ... Elle avait de petites mains toujours jointes. Te souviens-tu des soirs où elle restait, rêveuse, à sa fenêtre, sous un ciel criblé d'étoiles... Dans le jardin en-dessous les petites chantaient : « Daisy, Daisy, your heart is gone. » Elle regardait là-haut, entre les points d'or, des choses que nous ne pouvions voir, et de son châle blanc, sa petite figure sortait toute transparente, avec des yeux de lune morte. Je la cherchais parfois à la fenêtre où grimpe la clématite... L'autre jour j'ai chanté tout bas « Daisy, Daisy, your

heart is gone. » Il m'avait semblé l'entendre parler; la fenêtre est restée fermée. La fenêtre est un cercueil; si on l'ouvrait on verrait l'âme de Daisy voleter dans la clématite. Je l'ai dans moi ainsi, parlant aux étoiles et des fleurs dans ses doigts fuselés. Elle est morte un soir.

— Quand cela?

— ... Un soir de ciel fané. Les vacances finies, le jardin vide. En automne quand les arbres perdent leurs feuilles et que cela tombe dans les chemins comme des joies qui vous quittent. Un moineau grelottait sur le mur; il clignait ses paupières blanches et la pluie ébouriffait ses plumes. Elle se mit à pleurer en le voyant... ses yeux de lune morte!... Elle regarda en haut et puis elle dit : où sont les petites étoiles? Et on ne répondait pas; elle regarda ainsi angoissée, et puis elle agita les mains vers la clématite

flétrie et ce fut tout. Le moineau du mur s'envola.

— ... La petite Dinette.

— Une autre, aux tresses blondes. Elle avait la folie des fleurs. Elle en avait toujours, dans les cheveux et au cou, elle en emportait la nuit qu'elle cachait sous sa chemise; elle en mangeait!

Je me souviens de l'avoir vue un jour, au bout d'un sentier blond, avec des bluets emmêlés dans ses nattes, et d'autres dans son chapeau qu'elle balançait. Elle venait vers moi, riante et m'offrant ses fleurs, et c'était sous un ciel rose, à cette heure indécise où le soleil décline... Il était tard, et je ne l'espérais plus. Je l'appelai en lui tendant les bras. Le vent doux nous soufflait dans les cheveux: C'était dans une prière.

— Morte?

— Un soir aussi, en Avril, à la jonchée des fleurs de pommiers. Un

moment où les chemins sont tout blancs de pétales avec comme des petites traces de sang pâle. Elle ne voulut pas de lumière, et la mort vint la prendre dans l'obscurité; on avait laissé la fenêtre ouverte; des senteurs d'herbe jeune glissaient autour de nous et sur son lit où elle disparaissait sous une vague montante de ténèbres.

On n'a jamais su le moment exact où elle était partie.

— ...?

— Quelqu'un dit: Elle n'est plus là...

« Et on se pencha sur son lit, et elle était morte. C'est alors qu'on apporta une lampe et qu'elle nous apparut toute blanche, avec de grands yeux livides enfoncés, et le geste d'une statue brisée, des bras qui n'étreindront plus et qui se seraient tendus, jadis, vers des choses inaccessibles. C'est ainsi qu'elle apparut devant nos cœurs glacés.

— Je me souviens encore de Tine.

— Oh! Tine!

La voix d'Agnès tinta comme un grelot, puis, rêveuse et lente, lente, traînant les mots dans le brouillard.

— Celle-là songeait parfois avoir des infinités de cœurs et que sa souffrance était de ne pouvoir les donner. Elle les sentait en elle des enfants infirmes, aux pauvres yeux avides de bons regards et sans cesse aux aguets, et elle eût voulu les calmer, leur donner des caresses, comme on donne des bonbons... Et c'était cela à des heures mauves, quand les ors se brunissent avant de s'effacer et que les teintes exquises viennent au ciel; à des heures de vie plus intense avant l'apaisement, quand la nature semble suspendre un grand souffle de vie que la nuit endormira. Parfois, elle se couchait sous un écroulement de gerbes, sous quelqu'arbre vieux aux branches parlantes, et elle restait

immobile, des minutes de rêve, à regarder venir les tons mélancoliques dans l'entrevue du ciel entre les feuilles. Alors s'éparpillait son âme en des rayons d'amour glissés au ras des herbes, ou envolés vers les cîmes et les nuages, accrochés, les uns à quelqu'aile d'oiseau, et d'autres à la sonorité défaillante de cloches lançant leurs notes dans la campagne. Des choses, alors, remuaient en elle, une vie nouvelle, une vie intime et profonde, tour à tour alanguie d'extase et exaspérée d'un besoin d'expansion. Ainsi elle priait ce qui est beau, ce qui est bon, tout à la fois les arbres, les fleurs, les parfums, les sons, tout ce qui vivait cette même vie soulevée. Cela durait le temps d'épandre un peu de nuit, et s'en allait avec les premières ombres. Et elle appelait ce moment : l'éveil des cœurs d'amour.

***

Nous allions lourdement et péniblement. Je ne sais quelle sombre tristesse s'était épandue des paroles d'Agnès, immobilisée à nos cœurs maintenant qu'elle se taisait. Claire fermait ses yeux rieurs et tous les petits cadavres évoqués mettaient leurs fronts morts entre nous.

Tout à coup, comme un but atteint, un grand mur blanc heurta nos regards; il fermait un cimetière, et la grille bientôt apparut avec, derrière, l'alignement des tombes fantastiques sous la lune.

Nous étions tous arrêtés; Reine et Alex eux-mêmes, comme hésitants, restaient immobiles, leurs doigts joints tout pâles dans l'or jaune et d'étranges lueurs aux front..... Ils étaient comme des êtres qui ne penseraient plus et ne sauraient plus où mène le chemin. Et nous qui les avions entendu rire, cela nous étonnait et nous brisait

l'âme. Je m'avançai, j'appuyai ma tête au grillage et, le secouant dans mes mains, j'eus le désir soudain et fou de m'en aller parmi les tombes rechercher celles des petits enfants; Tine, Dinette et Daisy, endormies sous la terre, leurs têtes fragiles entourées de fleurs... Oh! les arracher, les reprendre! Refaire de la vie avec leurs corps froids, de la vie vécue à vivre encore! Claire ne souriait pas; à l'écart et maussade, elle semblait se demander ce que nous faisons là, puis, se couchant au long d'un talus, elle s'endormit, gracieuse, avec ses boucles molles auréolant son front.

Enorme, le mur nous écrasait, le mur haut qui barre la route et dresse vers le ciel ses pierres orgueilleuses comme pour le briser et s'élever au-delà, puis, voici qu'apparut l'église, une silhouette sèche, découpant le ciel par lignes dures, et la croix inflexible étendant ses bras morts; cette croix où

l'on attend celui qui donnera ses mains pour les laisser percer de clous, celui-là aux pieds fixés et saignants, crucifié par les hommes qui l'ont reçu volontairement. Douloureusement attiré, mon regard ne pouvait se détacher de cette croix, l'église me hantait, telle que je la voyais au fond de moi, avec les froids rayons de lune couchés en travers comme des regards mauvais, les saints de pierre aux yeux sans prunelles. Je m'avançai un peu, mais un pas, derrière moi, me fit tourner la tête : C'était Agnès qui me suivait.

Etrangement belle, un sombre égarement sur son front obscur, et telle que je ne l'avais jamais vue encore, elle approcha son visage du mien :

— Cher aimé, « me dit-elle », pourquoi n'entrons-nous pas?

Je me tournai pour demander conseil aux autres, mais je ne les vis plus;

le brouillard s'était épaissi, nous étions seuls au seuil tentateur.

— Agnès, « lui dis-je » si nous entrons ici, peut-être que la nuit nous glacera entre ces pierres froides, et, dans le noir, nous ne retrouverons plus la porte.

— Eh bien ! « dit-elle », ne pouvons nous rester ici jusqu'au retour de la lumière ?

Et, s'exaltant par degrés, « ô Marc ! comme dans notre enfance, quand nous venions prier la Vierge, nos mains entrelacées, et que nous étions seuls et petits dans l'église pleine d'ombre.

Te souviens-tu ? on entendait le bruit de nos petits pieds répété par l'écho ; nous étions graves et, sans parler, tu regardais mon visage. Entrons, tu me regarderas ainsi, nous prierons la Vierge jusqu'au jour. »

Elle était charmeuse et belle, et ses paroles berçaient, mais, soudain, son

charme me fit peur. Il faisait un noir étrange, un noir où des voiles traîneraient, et j'appelai : « Reine! Alex! » Ma voix résonna étrangement et fondit vite; ils ne répondirent point.

Je ne voyais pas Claire, je ne voyais rien; seule, Agnès, dont le vêtement couleur de brûme me parut un morceau du brouillard et ce mur du cimetière, haut à toucher les nues.

« Reine! Alex! » Je les appelais éperduement, mes mains étendues palpaient de l'ombre. A la fin, épuisé, je me laissai tomber au bord du talus, à côté de Claire, comme morte, et derrière nous, Agnès versait des larmes douloureuses. Soudain, sur l'immense route déserte, une femme en deuil passa, les yeux baissés.

Inconscient et fou de solitude, j'allais la suivre, quand une teinte pâle colora le ciel. Des arbres épars surgirent du brouillard moins profond.

Alors, soulevée sur le coude, les yeux gros de sommeil, Claire cria : « Les voici ! » et Agnès regardait, penchée sur mon épaule.

Ceux que nous avions cru perdus marchaient devant nous, étroitement enlacés ; ils n'étaient pas très loin ; la lune, en se dévoilant, les montrait, graves et beaux et jeunes. Ils crièrent : « Partons-nous ? » comme tantôt d'une voix berçante, perdue... Claire et Agnès s'étaient repris la main. Du brouillard s'échevelait aux branches ; et moi, au milieu d'eux, je sentais ma pensée se calmer, tandis que nous nous éloignions, laissant derrière nous le cimetière.

Aux fenêtres des maisons qui bordaient le chemin, des têtes d'enfants apparaissaient.

CONSTANT DUMONT, IMPRIMEUR, BRUXELLES.